

LE NUMÉRO : UN FRANC.

N° 601 23 NOVEMBRE 1937

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

“Tel que je suis”

PAR

**MAURICE
ARCHAMBAUD**



Laurent Di Lorto (des Martigues), le gardien de but de l'équipe de France de football et du F. C. Sochaux.



Le Sport, les Gens, les Faits

LE Touring Club de France réunit la presse sportive, une ou deux fois par an, au cours d'un banquet de qualité, pendant lequel le président, M. Edmond Chaix, parle, presque sans interruption, entre les plats, avec une grande bonhomie d'ailleurs, d'une voix sonore et bien timbrée, qui domine le bruit de la vaisselle remuée. Il faut retenir de la récente réunion, organisée par le Touring Club de France, cette grande association du tourisme, dont on ne dira jamais assez l'utilité et la ténacité ce que M. Edmond Chaix nous a confié au sujet des principales manifestations de l'été 1937. Des étapes et des concentrations de cyclistes et d'automobiles, au rallye nautique du Congrès international du tourisme, du thermalisme et du climatisme, aux fastueuses réceptions des Touring étrangers. Le Touring Club s'est attaché de très près à la création de la route des Alpes, marquée, on s'en souvient, par l'inauguration de la route du col de l'Iseran par M. le Président de la République, et l'ouverture de nouveaux challenges de montagne, en Chartreuse et en Devoluy.

Le Touring s'est également préoccupé du risque de lotissement qui menaçait l'île de Port-Cros et a réussi à écarter ce danger.

Il a décidé également de renforcer sa campagne en faveur de la propreté de la France ; lutte contre le vandalisme, lutte pour le respect des sites, les monuments, les forêts ; éducation des touristes, notamment des campers. Le Touring Club annonce que le nombre de ses membres atteint actuellement 256.000. C'est bien peu, remarquait fort justement notre ami Charles Faroux au cours du banquet, quand on songe à tout le bien que fait le Touring Club de France, à sa merveilleuse activité, à son magnifique désintéressement. C'est par millions que devraient se compter ses membres. Nous le souhaitons de grand cœur.

★

Ce n'est pas sans une certaine irritation que nous avons vu le nom de Primo Carnera orner de nouveau les affiches de la boxe. Nous n'en voulons pas à ce géant d'avoir monnayé ses talents dont les principaux sont évidemment la taille et la carrure. Nous ne lui en voulons pas d'avoir débuté dans les foires et d'avoir poursuivi sur les rings les habitudes desdites foires. Nous sommes surpris qu'on ait songé à le retirer de la retraite pour l'exhiber à nouveau à la curiosité par trop naïve du public parisien. J'entends bien que ce même public ira de nouveau voir boxer Primo Carnera, dans l'espoir de voir s'effondrer sur le ring cette masse musclée et gélatineuse. J'entends bien qu'il y a toujours, pour ce genre de spectacle, des amateurs. Mais ce que je souhaiterais, c'est que la boxe connût de nouveau la faveur sportive de la foule, et pas seulement son désir vulgaire de distraction sensationnelle. Je ne cherche pas à empêcher M. Primo Carnera de gagner sa vie ; mais je trouve qu'on s'était très bien passé de lui, à Paris, durant plusieurs années.

★

Nous avons été les premiers, on s'en souvient, à réclamer pour le rugby à 13 des égards qui sont dus à ce sport parfaitement sain, agréable à voir, et dont la popularité s'est très justement étendue ces derniers temps. Nous avons remarqué avec grande satisfaction que de nombreux confrères reprenaient des arguments que nous avons maintes fois évoqués et priaient le Comité National des Sports d'intervenir avec vigueur pour que le rugby à 13 pût disposer de terrains spéciaux, jusqu'alors dévolus à l'unique rugby 15.

Le Comité National des Sports n'a pas encore bougé. Le ministre non plus. Cela ne nous étonne pas. Mais nous ne désespérons pas quand même. Tôt ou tard le bon sens finit toujours par triompher. Que nos confrères veuillent bien reprendre en même temps et avec nous une juste campagne pour que le rugby à 13 puisse disposer de tous les grands terrains nécessaires à son expansion. Je crois bien que nous arriverons à nos fins. Il ne faut plus combattre en ordre dispersé. Il faut s'unir !

RENE LEHMANN.



UN grand garçon si svelte qu'il en paraît maigre. Tout en nerfs et en longs muscles de félin.

Il n'est que sur le ground qu'il ne sourit pas ; autrement, son visage est toujours illuminé. Un bon caractère.

Pourquoi l'a-t-on appelé Raphaël alors que son vrai prénom est Laurent ? Ça, c'est une des énigmes de sa carrière.

On a voulu aussi le faire passer pour un Italien naturalisé et, en France comme à l'étranger, certains qui n'étaient pas bien résignés ont cru bon d'ironiser au moment de ses sélections en équipe nationale.

Or c'est un pur enfant des Martigues, petit port charmant qui n'est pas bien loin de Marseille.

C'est là qu'il fit, bien entendu, ses débuts de footballeur, vers sa dixième année. Son premier succès fut la victoire du Football Club des Martigues dans le championnat de troisième division du district de Provence.

Un peu plus tard, alors que son club opérait en première division, Laurent Di Lorto fut remarqué par El Kabach.

Vous connaissez El Kabach ? C'est un homme qui s'est fait une spécialité d'amener à l'Olympique de Marseille de jeunes joueurs destinés à devenir des vedettes du ballon rond. Les « trouvailles » d'El Kabach sont nombreuses. Pépito Alcazar, par exemple, lui doit une célébrité qui ne s'éteindra pas de sitôt. Di Lorto, aujourd'hui, lui est redevable, sans doute, de sa belle carrière.

Pourtant notre goal ne s'imposa pas tout de suite à l'O. M. dont les but étaient, à l'époque, défendus par Allé. Il eut même des débuts peu probants en équipe première et, quand il fut appelé sous les drapeaux, il n'avait pas convaincu ses dirigeants.

Au 157^e R. I., à Nice, Di Lorto fut assez heureux de pouvoir continuer la pratique de son sport favori. Il fut même remarqué par ses chefs et envoyé, sur leur recommandation, en stage à Joinville au moment de la préparation du tournoi triangulaire interarmées. Mais à Joinville, pour son premier match, Di Lorto, fatigué par un long déplacement et mal protégé par ses arrières, en-

Les terrains devraient servir indifféremment aux équipes de la F.F.R. et de la Ligue

Entre le rugby à quinze et le rugby à treize chacun est libre de faire son choix. Personnellement j'avoue avoir une préférence marquée pour le jeu que régit, comme elle le peut — ce qui ne veut pas dire, loin de là, à la perfection — cette bonne vieille F. F. R.

Exposer toutes les raisons de cette préférence entraînerait trop loin. Qu'il me suffise de dire qu'elles sont d'ordre technique et aussi d'ordre sentimental.

Tout bien pesé, je crois que c'est dans cette dernière catégorie que je trouve la cause principale de mon parti pris. Comprenez qui pourra : le rugby à quinze fut l'enchantement de ma jeunesse, c'est par lui que me vinrent mes amitiés les plus précieuses et si, après tout cela, je ne lui étais

resté fidèle, si seulement j'avais montré pour lui moins de ferveur en portant mes hommages à son concurrent, je me serais senti quelque peu dégoûté de moi-même. C'est peut-être idiot, mais c'est comme ça.

Cependant, ma fidélité à mes vieilles amours n'est pas exclusive de tout esprit d'équité ni même de simple bon sens. Je conçois en effet fort bien qu'en dehors du rugby à quinze, que j'aime par-dessus tout, on ait à tenir compte du jeu à treize.

Sans contestation possible, c'est un sport de tout premier ordre et qui mérite en conséquence la plus grande considération.

★

Pourquoi donc, demande-t-on souvent, la F. F. R. le traite-t-elle en paria ? Pour quelles raisons s'efforce-t-elle à restreindre l'éclat de ses manifestations en frappant d'interdit les terrains où ces manifestations pourraient pleinement se manifester ? Quelle mesquinerie ! Quel manque d'esprit sportif ! Etc.

Va bien ; mais il faut savoir se mettre à la place des gens et, dans le cas qui nous occupe, on serait curieux de connaître ce que feraien les pires détracteurs des dirigeants de la F. F. R. s'ils étaient à leur place.

Au fait, que leur reproche-t-on ? D'interdire les terrains municipaux et ceux de propriété privée aux organisateurs d'un match de rugby à treize.

En vérité, l'accusation ainsi portée man-

caissa beaucoup trop de buts au gré des sélectionneurs galonnés et on lui signifia qu'il n'avait plus qu'à rejoindre sa garnison.

Le futur goal de l'équipe de France regagna donc Nice la mort dans l'âme, bien décidé à ne plus jamais entendre parler de football. Serment d'ivrogne !

Di Lorto rechaussa les souliers à crampons bien avant d'être démotivé et il s'aperçut alors qu'il s'était découragé un peu vite et que l'on avait eu tort, sans nul doute, de le juger sur un seul match.

Libéré, il retourna à Marseille et retrouva sa place dans l'équipe B de l'O. M.

C'est à l'entraîneur autrichien Dietrich que revient le mérite d'avoir imposé Di Lorto en équipe première quand Allé, dont la santé était délicate, décida d'abandonner le sport actif.

Mis en confiance, le jeune gardien de but révéla tout aussitôt des dons exceptionnels. Cette année-là — c'était en 1935 — l'Olympique de Marseille alla en finale de la Coupe de France où il ne fut battu que d'extrême justesse par le Football Club de Sète et échoua d'un rien en championnat.

L'année suivante, l'O. M. se vengeait et remportait la Coupe en battant le Stade Rennais.

C'est alors que le F. C. Sochaux, à qui un bon gardien de but faisait défaut, fit au club marseillais une offre de transfert de 100.000 francs pour Di Lorto. Offre qui fut acceptée et qui valut à l'enfant des Martigues de prendre place dans la glorieuse équipe de Montbéliard, l'Arsenal du football français.

Avec Sochaux, Di Lorto remportait, pour la seconde fois, la Coupe de France et, en même temps, s'attirait les faveurs du sélectionneur Gaston Barreau.

En résumé, Di Lorto a serré trois fois la main du président de la République et gardé déjà six fois les buts de l'équipe nationale.

Jamais il n'a été en aussi brillante condition que cette année.

A l'issue du match d'Amsterdam, où il avait été l'une des grandes vedettes de la rencontre, on a dit de lui qu'il était l'égal de Hiden. Voilà, certes, une comparaison qui a son prix.

Quelles sont les caractéristiques du jeu de Di Lorto ? Celles de tous les bons gardiens. Avant tout, une grande souplesse, une sûreté à toute épreuve et une décision toujours opportune. C'est, sans doute, cette dernière qualité qui lui a permis de faire, à Amsterdam, la plus belle partie de sa carrière.

Que manque-t-il à Di Lorto ? La puissance athlétique et un meilleur dégagement.

Mais on ne peut tout avoir. S'il est fragile, Di Lorto est souple et cela lui permet d'éviter les trop rudes charges et, si son dégagement est faible, il est d'ordinaire toujours bien dirigé.

Alors, tout compte fait, il ne manque pas grand chose au goal de l'équipe de France qui aura vingt-neuf ans le 1^{er} janvier prochain.

MARIO BRUN.

que d'exactitude. La F. F. R. voudrait prononcer un interdit sous cette forme qu'elle serait simplement ridicule. Elle n'a, en effet, est-il nécessaire de le dire, aucun droit spécial sur les terrains municipaux et sur ceux de propriété privée.

En revanche, et il y a là une nuance facile à saisir, elle a tout pouvoir pour agir comme elle le fait en interdisant à ses administrés les terrains qui auraient été loués aux organisateurs d'un match de rugby à treize.

★

Ainsi présenté l'affaire ne justifie pas, du moins à mon sens, le tollé poussé à l'adresse des dirigeants de la rue des Petits-Champs, lesquels sont d'ailleurs autorisés à ne pas éprouver une tendresse sans borne pour une concurrence qui moissonne sans cesse la fine fleur de leur domaine.

Cependant, comme il ne leur coûterait rien, absolument rien, d'admettre que les stades municipaux et les terrains particuliers servent indifféremment à leurs équipes et à celles de la Ligue, on ne voit pas pourquoi elle s'entêterait dans une attitude qui n'est certes pas pour faire valoir ses charmes naturels.

M. R. Dantou et son brillant état-major se feront-ils à cette raison ? Certains disent oui, d'autres disent non. En tout cas il n'est pas, à Paris, un amateur de rugby qui ne souhaite que le match France-Australie soit joué au Parc des Princes.

CH. GONDOUIN.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

match

CHEQUE POSTAL : 1427

R. C. SEINE : 142 - 792

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

Prière de noter notre nouveau tarif d'abonnement, entré en vigueur le 1^{er} novembre 1937.



Coups d'œil

OU MAURICE ROSSI
A FAILLI ETRE DEVORE
PAR LES FAUVES DE BIRMANIE

CE'EST la nuit. La nuit asiatique sur la frontière du Siam et de la Birmanie. Un avion prend feu en plein vol. Deux hommes sautent en parachute. L'une des bouées aériennes de sauvetage ne fonctionne pas. Au cours d'une chute libre hallucinante de 700 mètres, l'homme s'évertue à le sortir avec ses mains du sac fixé à son dos. Il pèse 80 kilos. L'accélération est considérable. Lorsqu'il parvient à extraire la voilure de son sac, le choc au déploiement est tel qu'elle éclate en deux parties et n'amortit que bien imperfectement l'atterrissement. L'homme se retrouve au sol très grièvement blessé et à la lisière d'une forêt vierge infestée de fauves.

C'était l'adjudant pilote Maurice Rossi.

1929.

Le célèbre capitaine aviateur Joseph Le Brix prépare un grand raid Paris-Saigon. Il cherche un second pilote. Bucquet, alors chef pilote chez Breguet, lui recommande un jeune pilote militaire qui n'est pas encore très connu en France mais qui s'était battu contre les Turcs en Syrie avec l'armée du Levant, où il a obtenu de très belles citations, et qui avait fait Paris-Athènes sans escale (record de vitesse), Paris-Oran en 10 heures et Casablanca-Paris sans escale.

Le Brix fait confiance à l'opinion de Bucquet. Confiance également à son intuition, car il a pressenti que Maurice Rossi avait l'étoffe pour devenir ce qu'il est devenu.

L'appareil, un Potez-34, moteur Hispano-Suiza de 650 CV, est prêt vers le milieu de décembre. Le Brix et Rossi partent immédiatement. Ils décollent du Bourget le 16 décembre, arrivent à Benghazi le 17, à Bassorah sur le Chatt-el-Arab le 18 et à Agré sur la Djamma le 19. Une panne les empêche de repartir d'Agré à l'heure voulue et c'est seulement le lendemain qu'ils s'envolent dans la direction d'Allahabad. Le 21, ils quittent Allahabad pour accomplir l'étape la plus difficile et ce fut dans la nuit du 22 que l'accident se produisit. Ils survolaient alors, vers 2 heures du matin, les forêts et les montagnes de la Birmanie.

Le parachute de Joseph Le Brix avait fonctionné normalement. Il était tombé environ à 1 kilomètre du point où son malheureux camarade gisait au sol, le bassin fracturé, souffrant de violentes douleurs... et considérant encore qu'il a eu énormément de chance :

— Car, si j'étais tombé 100 mètres plus loin, à l'intérieur de la forêt vierge, le meilleur sort qui m'y attendait était d'être asphyxié par la végétation.

— Comment le meilleur sort ?

— Certes. Cela ne vaut-il pas mieux que d'être dévoré par les fauves ?

Mais il n'a pas perdu sa présence d'esprit :

— Je tirais des coups de revolver dans la nuit pour mettre Le Brix sur ma trace. Pourtant je gardais une balle — la belle ! — que je me réservais pour le cas où j'aurais été attaqué par les fauves. Tout plutôt que de finir de cette façon-là !

— Mes coups de revolver ont attiré les indigènes qui m'ont transporté dans un village étrange bâti sur des pilotis de 4 mètres pour se protéger des serpents et des fauves. Ils m'ont déshabillé doucement mais, dans ma fièvre, je les prenais pour une tribu de sauvages anthropophages...

Le lendemain Le Brix est parti pour chercher du secours. Naturellement, il n'y avait pas de routes... et encore moins de moyens de transport. Ses chevilles étaient enflées par la fatigue. Il est parti pieds nus sur les lianes.

— Dans un village voisin — voisin, c'est une façon de parler — il a eu la chance de trouver un Européen, un colon anglais, qui l'a suivi immédiatement. Il a donné des ordres en birman et organisé une caravane pour me transporter. Avec les débris de mon parachute, on a fabriqué une civière. Des hommes précédaient la caravane pour reconnaître les chemins et chasser, le cas échéant, les tigres et les panthères, car le Siam et la Birmanie sont les régions du monde les plus peuplées de fauves.

— Le 23 décembre on m'a embarqué successivement en carriole, en pirogue et, enfin, en auto. Mes souffrances atroces ont été un peu soulagées par des Pères blancs rencontrés en cours de route. Et je suis heureux d'avoir ici une occasion de rendre hommage au dévouement admirable de ces hommes qui sont des saints.

Le gouverneur de Rangoon, qui avait été prévenu du calvaire que nous avions subi, avait dépêché un médecin à la rencontre du train. Il m'a sondé dans le wagon et je me suis senti un peu mieux. Puis nous avons



Rossi et Le Brix.

enfin atteint un hôpital et, la nuit du 24, la nuit du réveillon, je la passai sur le billard dans la salle d'opération.

Après l'opération, on a dit à Joseph Le Brix que Maurice Rossi survivrait peut-être à ses blessures parce qu'il avait un fond particulièrement solide, mais qu'il ne pourrait plus jamais marcher; en tout cas, qu'il était fichu pour l'aviation.

Après quarante-cinq jours d'immobilité, le blessé s'est levé en cachette. Il a essayé, avec succès, de faire un ou deux pas en s'appuyant sur le bord des meubles. Le médecin s'est aperçu qu'il avait de la poussière aux pieds et aperçut ses tentatives.

Il fut un peu plus optimiste :

— Peut-être pourra-t-il un peu marcher avec des béquilles, mais, à coup sûr, il ne pourra plus jamais piloter.

Telle fut la sentence définitive.

Quatre mois plus tard, Maurice Rossi battait, en compagnie de Lucien Bossoutrot, le record de France en circuit fermé : 67 heures de vol !

★

COMMENT ROGER LEPREUX
EST ALLE AU DEVANT DE LA MORT
POUR SAUVER LE MATERIEL
QUI LUI ETAIT CONFIE

DANS un paquebot en naufrage on jette tous les canots à la mer et l'on commence par évacuer les femmes et les enfants.

Dans un naufrage aérien, aussi, le sauvetage s'accomplit selon des règles précises : on sauve les passagers, puis le courrier. Ensuite on sauve le matériel.

On a vu des pilotes de l'aviation postale revenir sauver le courrier en panne en pleine région de dissidence, risquant la mort ou la captivité, alors qu'il leur aurait été facile de se mettre à l'abri en abandonnant les sacs de courrier.

On a vu des pilotes d'essais tenir le coup jusqu'au bout pour sauver le matériel alors qu'il leur aurait été facile de se mettre à l'abri sous le dôme de leur parachute.

Et on a vu trop souvent, hélas ! le pilote se sacrifier pour son matériel, mais surtout pour cet honneur de tenir le coup qui est toute la noblesse et toute la grandeur de l'aventure et finir avec lui, débris humains mêlés aux débris de ferraille, dans un vacarme de catastrophe ou aux lueurs d'un incendie.

Roger Lepreux a failli finir de cette façon-là.

Il n'aime pas en parler. Il n'en parle jamais.

Un jour, pourtant, je n'oublierai malheureusement jamais cette date : c'était le 15 juin de cette année, Roger Lepreux était chez moi



Roger Lepreux.

et j'insistais pour savoir de lui une héroïque histoire que je savais déjà par d'autres.

Lepreux est d'un naturel très gai. Aujourd'hui une amitié fraternelle m'unit à lui et je n'ai pas le droit d'ignorer qu'il ne faut lui demander que des souvenirs amusants ou pittoresques.

Mais ce jour-là — tu t'en souviens, Roger ? — j'étais triste sans savoir pourquoi, comme par pressentiment.

Ce jour-là, presque à la même heure, notre pauvre ami Louis Massotte se tuait à Buc comme Roger Lepreux avait failli se tuer en effectuant un vol d'essai.

Roger Lepreux a toujours ramené le matériel. Il s'est trouvé dans des cas où il paraissait impossible de s'en tirer, sinon en sautant en parachute. Dans des cas où, de l'avis même des techniciens, il paraissait impossible de ramener à terre une machine démolie qui semblait ne plus pouvoir voler.

Un jour, alors qu'il essayait un piqué à 150 % de la plus grande vitesse (la plus grande vitesse de palier était de 400 km.-h., Lepreux piquait par conséquent à 600 km.-h.), l'appareil a des vibrations inquiétantes. En redressant un avion lancé à cette vitesse, le pilote risquait de le casser. Il réduit et continue. Ses borts de plan sont arrachés. Il en perd presque le tiers : 5 mètres carrés sur 17. Il continue toujours. Il sait qu'il arrivera au sol. Il ne sait pas dans quel état. Bah ! il le verra bien... ou d'autres le verront, s'il n'est plus pour voir. Il a jeté sa peau sur un plateau de la balance. Sur l'autre plateau, le matériel dont il a la responsabilité. Entre les deux, il n'hésite pas.

Il n'avait pas le temps d'hésiter...

Il atterrit. Il a gagné. Il a sauvé tout ce que l'on pouvait sauver.

Il a gagné aussi ce match contre la mort qui s'en est allée plus loin tuer d'autres pilotes.

Quand on le félicite, on lui fait remarquer que c'est là un exploit bien beau mais pas à recommencer. Trop risqué !

— Pourquoi n'as-tu pas sauté, bougre d'âne ?

— Je ne suis pas parachutiste, répond-il froidement, je suis pilote d'essais !

Pilote d'essais !

Il n'y a qu'à s'incliner.

Si le mot « impossible » n'était déjà pas très français, il ne l'est plus du tout dans le langage de l'aviation.

★

CELLE QUI EST REVENUE DE LOIN :
MARYSE HILSZ

TOUT d'abord je tiens à préciser que, dès qu'un coup dur est dans le passé, je l'oublie. Je ne m'en souviens aujourd'hui que parce que vous m'en parlez.

» Le dernier date du 19 décembre 1936 alors que je m'attaquais au record de vitesse sur base.

» Je décolle, ravie de piloter un excellent appareil, quand le mistral me joue un vilain tour : de 20 kilomètres environ, le vent monte à près de 60 kilomètres. Je volais à une moyenne de 500. D'abord T. V. B. malgré le vent. Je me suis dit : « Ça y est. Le record » est dans ma poche. » De 350 mètres d'altitude, je vois l'alignement des hangars et je m'apprête à piquer. C'est à ce moment-là que je suis prise dans un remous si violent qu'il me projette hors de ma carlingue. Impression affreuse mais rapide. Impression d'un trou qui vous habpe. J'ai à peine eu le temps de penser : « C'est fini ! » que j'ai perdu connaissance. Sans doute j'ai heurté une partie de l'avion au cours de ma sortie bien involontaire mais non moins brusque.

» L'arrivée au sol — plus exactement sur l'étang — fut tout ce qu'il y a d'amusante... »

— Si l'on peut dire !

— J'avais la sensation d'un affreux cauchemar. Mais un cauchemar est un rêve. J'avais donc l'impression de rêver et c'était comme dans un rêve que je plongeais dans l'étang. J'ai ouvert un œil. J'ai vu l'eau... je l'avais déjà sentie ! Puis j'ai refermé l'œil en songeant : « Tu rêves encore. » Ensuite, j'ai ouvert l'autre œil : même constatation en revoyant l'eau.

— Comment se fait-il que vous ne vous soyez pas noyée ?

— Parce que mon parachute me trainait. Il me trainait même à une telle allure que je continuais mon record de vitesse...

» En revenant à moi, j'ai commencé par vérifier le montant des dégâts : rien à une jambe. Rien à l'autre jambe. Parfait. Rien au bras droit. Pour le bras gauche, cela se gâtait. A part cela, mais je ne l'ai su que plus tard, huit côtes défoncées et une apophyse.

» Des petites barques à moteur couraient derrière moi sur l'étang qui s'appelait : l'Estomac. Mais j'avais si vite, voile au vent, qu'elles n'arrivaient pas à me rattraper. De mon bras valide, je leur ai fait un petit signe pour montrer que je n'étais pas morte... j'ai pensé que ça leur ferait toujours plaisir de savoir qu'ils ne couraient pas derrière un cadavre.

» Enfin on m'a rattrapée, on m'a transportée dans une usine où une ambulance est venue me chercher. Ne serait-ce le froid terrible, j'aurais cru que le mauvais rêve continuait.

» Jusqu'à la fin, d'ailleurs, jusqu'à ma convalescence, j'ai eu l'impression de rêver en pensant à cela et même après puisque j'ai oublié cette histoire aussi vite qu'un rêve.

» Dès que je me suis réveillée tout à fait, c'est-à-dire définitivement rétablie, ma première pensée fut de recommencer au plus vite ! »

ALEXANDRA PECKER.



Maryse Hilsz

Sochaux vainqueur de Sète consolide sa position de leader

Lille confirme son redressement

(Sète, de notre envoyé spécial.)

Il y a quinze jours côté à côté, voici maintenant Sochaux et Sète séparés par six points. Le leader s'enfonce littéralement. Après avoir eu des matches difficiles. Après avoir manqué perdre à Paris, devant le Red Star, au lendemain de son équipée à Londres, il vient de connaître, à Sète, des minutes particulièrement troublées ; mais n'importe. Un but marqué, même s'il est offert par un adversaire malheureux et même si, pendant les deux tiers du match, l'équipe a dominé, c'est deux points qui s'ajoutent à un total impressionnant et c'est une place de premier qu'il confirme.

Quatre équipes ont réussi, dimanche, à vaincre sur terrain adverse. C'est Sochaux, battant Sète aux Métairies où, depuis deux saisons, les Dauphins n'avaient pas connu la défaite. C'est Marseille l'emportant, à Metz, au stade Saint-Symphorien, alors que dans les mêmes circonstances, l'an dernier, il avait quitté la Lorraine défait. C'est Strasbourg gagnant devant Valenciennes, au stade Nungesser, un match particulièrement difficile pour lui, étant donné le cran et la rapidité de ses opposants. C'est, enfin, Lille dont on avait eu tort de douter et dont je vous annonce depuis des semaines le redressement, l'emportant sur Fives, dans le derby nordiste le plus ardent et le plus acharné qui soit.

Plaçons donc avant tout ces quatre équipes en vedette, en constatant qu'elles eurent une tâche particulièrement lourde et qu'elles durent toutes se contenter d'une victoire par un but d'écart. Cette constatation nous la ferons également pour les équipes qui ont gagné sur leur terrain, puisque Roubaix et Cannes n'ont, respectivement, vaincu Antibes et Excelsior que d'un unique but, eux aussi.

Si vous ajoutez à cela le match nul du Red Star et du Racing, dans le derby parisien, enfin le un à un de Lens, qui recevait Rouen et dont l'ambition de faire mordre la poussière aux Diables Rouges ne fut pas couronnée de succès, vous admettrez que nos seize équipes de Division nationale se tiennent décidément de très près.

N'empêche que Sochaux, qui avait quatre points d'avance, la semaine dernière, sur ses suivants, en a maintenant cinq sur Rouen, désormais seul second, six sur Sète et Marseille, sept sur Lens et Strasbourg, les autres concurrents étant à distance respectable.

Est-ce à dire, à près de six mois de la fin du championnat, que la partie est jouée ? Non pas ! La route est dure et longue qui mène au titre, et quoique Sochaux soit digne d'être champion, quoiqu'il en ait les moyens, ce n'est pas sa performance du stade des Métairies qui nous fera déclarer qu'il domine le lot de ses concurrents.

Les Francs-Comtois ont les meilleurs atouts dans leurs mains, mais attendons la suite.

En Division II, la phase éliminatoire du championnat est désormais jouée. Dans l'Est, l'impressionnant succès de Nancy sur Longwy, la large victoire de Colmar sur Mulhouse, le match nul de Charleville devant Troyes.

Dans le Midi, la belle victoire de Toulouse sur Alès, le succès de Nice et de Saint-Etienne sur Nîmes et Montpellier sont décisifs.

Charleville échoue définitivement, et Montpellier est éliminé.

Les neuf éliminés ont nom : Hautmont, Calais, Dieppe, Charleville, Troyes, Longwy, Montpellier, Bordeaux, Nîmes.

Réussiront-ils, ces neuf, à tenir jusqu'à la fin de la saison, comme chacun l'espère ? Sans éclaircir plus notre lanterne, disons oui, car non seulement une compétition va être organisée entre eux, mais encore les clubs de Division I et ceux de Division II, qui se sont qualifiés pour la Poule nationale, s'apprêtent à faire, en leur faveur, un grand geste qui prouvera que la solidarité n'est pas un vain mot.

MARCEL ROSSINI.

Sochaux bat Sète de justesse.

(Sète, de notre envoyé spécial.)

Ce ne fut pas un grand match, mais un match qui demeura indécis jusqu'à la dernière minute, et au cours duquel les deux équipes, l'équipe sochalienne surtout, essayèrent, avec courage et acharnement, de s'assurer les deux points d'une victoire.

L'unique but de la partie fut marqué à la douzième minute de la première mi-temps, sur une erreur monumentale de Mercier, qui permit à Ithurbide de s'approprier une balle qu'il n'avait pas grand' chance d'avoir. L'arrière sétois, au lieu de dégager, voulut s'assurer avec l'ailier gauche visiteur, mais s'y prit si maladroitement que la sphère de cuir resta entre les pieds du Basque. Celui-ci shoota mollement dans le coin des buts sétois, prenant ainsi à contre-pied Llense.

Et ce ne fut pas tout. Mais cela fut suffisant pour que Sète perdit à la fois deux points, le privilège de son invulnérabilité aux Métairies, dont il jouissait depuis deux saisons, et aussi le contact avec son vainqueur.

Cazenave, Mattler, et surtout Di Lorto, ne commirent aucune erreur. La ligne intermédiaire sochalienne ne brilla guère que par Szabo. Les demi ailes furent convenables, sans plus.

Quant à l'attaque, le pilier, parce que le constructeur, fut Fasinek. Courtois, malade, ne se mit guère en vedette. Lalloué fit sur son mieux à un poste qui n'est visiblement pas le sien. Williams fit de même à l'intérieur, et Ithurbide eut le mérite de donner la victoire à son équipe, mais, blessé par la suite, ne put donner toute sa valeur.

Les Sétois n'ont pas joué, tant s'en faut, leur meilleur match de la saison. Llense n'a rien contre lui, et Mercier fut le malheureux

instrument du destin. Raich et ses deux camarades de la ligne de demis, firent un très bon match. La ligne d'attaque gaza beaucoup mieux que lors des rencontres précédemment disputées à Sète. Sipos fut souvent brillant, mais inefficace. Brusseaux, qui avait eu un bon départ, baissa brusquement sur la fin et se montra, en maintes occasions, timoré, ce qui ne lui est pas habituel. Plovie travailla beaucoup plus en quantité qu'en qualité, et Danzelle fut satisfaisant, bien que toujours timide. En sorte que, encore une fois, l'as de la ligne fut Koranyi, trop fréquemment livré à lui-même pour pouvoir obtenir quelque chance de percer la défense sochalienne.

Ainsi, grâce à un but marqué dans les conditions que j'ai dites, Sochaux, habile vainqueur, s'est débarrassé d'un obstacle des plus dangereux placé sur la longue route qu'il doit suivre, et le voilà maintenant en excellente situation.

EMM. GAMBARELLA.

La vitesse marseillaise a eu raison de Metz.

(Metz, de notre envoyé spécial.)

ON ne saurait nier à la formation phocéenne une valeur réelle, non plus un dynamisme de bon aloi.

Au stade Saint-Symphorien, sous un ciel maussade, sur un terrain très lourd, avec une balle glissante et difficile, la surprise fut grande de voir les Méridionaux paraître moins désoriente que leurs rivaux. En meilleure condition physique, plus assurés dans leur jeu, plus rapides sur la balle — cette dernière remarque étant la raison la plus sûre de leur succès — les Marseillais, bien que handicapés par l'absence de leur pilier titulaire, leur procura les matériaux pour construire et réussir, surtout Hibat, qui fit un travail ingrat mais soutenu et poussé,

laire, Bruhin, de leur avant Asmar et de Vassconcellos, marquèrent dans le jeu une assez nette supériorité d'ensemble. Certes, Gonzalès, au centre demi, dégagé souvent ou trop court ou trop loin pour qu'on puisse le glorifier de l'attaque accomplie. Mais s'il fut en attaque un pis aller, il fut tellement précieux, au moment où Metz menait l'offensive, que sa présence peut être, a priori, considérée comme précieuse. De même se firent remarquer par leur allant le demi aile Bastien et Olej, qui opéra en vinge un rôle très intelligemment actif, et dont Kohut, surtout, sut tirer le maximum d'effet.

A la dix-huitième minute de jeu, un débordement de Kohut donne un corner. Le Marseillais l'ajuste, et Nock, voulant dégager, place impérablement la balle dans ses propres filets.

Les actions visituses deviennent plus appliquées, mais elles se heurtent à une adversité terriblement coriace. Metz, d'ailleurs, ne fait pas que se garder et conduit quelques mouvements des miens conçus. Sur l'un d'eux, quelques minutes avant la mi-temps, Pardinet ne peut bloquer la balle, et Esse, de près, met les deux équipes à égalité.

Finalement, c'est Weinskopf, lancé dans le trou par Hesse, qui, de 20 mètres, donnera la victoire à ses coéquipiers.

La victoire des Marseillais, si elle fut difficile, fut cependant méritée, si l'on considère l'ensemble des occasions, la tenue des équipes et la recherche du résultat. Que Metz n'ait pu imposer sa loi et rester le maître chez lui, provient surtout d'une certaine lenteur dans l'attaque de la balle, de la déficience de ses avants, où l'ailier gauche fut tout juste honnête, et où Roger fut des plus mal inspirés. Muller, Hesse n'appuyaient pas assez leur action, et pourtant la ligne intermédiaire mesme leur procura les matériaux pour construire et réussir, surtout Hibat, qui fit un travail ingrat mais soutenu et poussé,

LOUIS PERE.

Un décevant derby parisien.

À quoi bon épiloguer sur ce choc Red Star-R. C. Paris. Une seule considération s'en dégage : dans les deux clubs parisiens, les défenses priment les attaques. Au Racing surtout, cette constatation s'impose. Et il est pour le moins curieux de constater que ces deux buts des « Pingouins » furent l'œuvre d'un demi : Banide et d'un arrière : Diagne. Ces buts, il est vrai, furent marqués, le premier sur coup franc — tiré par Veinante — le second sur corner.

Une nouvelle fois, le Red Star, après avoir mené assez confortablement au repos (2-0), se laissa remonter après la reprise. Ses avants pourtant, dès le coup d'envoi, s'efforçaient de construire du jeu. Aston se dépassa beaucoup et eut fréquemment le meilleur sur Diagne. Il fut à l'origine du premier but marqué par Keenan, et réalisa le second, après s'être rabattu en feignant Diagne. Hiden, sérieusement touché d'un coup de pied dans les côtes, ne peut être jugé sur ces buts. Zaballo et Veinante furent les meilleurs racingmen. Au Red Star, Aston, Lorentz et Gonzalès se mirent le plus en vue. Sanz, qui débatait dans de mauvaises conditions : terrain lourd, froid et pluie, n'a pu donner sa mesure et est à revoir. Il apparut cependant, par ses interventions, qu'il serait plus utile à sa place réelle de demi.

R. G.

CHAMPIONNATS PROFESSIONNELS

RESULTATS

PREMIÈRE DIVISION. — Sète, 0 ; Sochaux, 1. — R. C. Roubaix, 2 ; Antibes, 1. — Red Star, 2 ; R. C. Paris, 2. — Lens, 1. — Rouen, 1. — Metz, 1 ; Marseille, 2. — Cannes, 2 ; Excelsior, 1. — Valenciennes, 1 ; Strasbourg, 2. — Fives, 0 ; Lille, 1.

DEUXIÈME DIVISION. — Groupe Est : Nancy, 10 ; Longwy, 0. — Mulhouse, 0 ; Colmar, 4. — Charleville, 2 ; Troyes, 2. — Groupe Sud : Alès, 0 ; Toulouse, 2. — Saint-Etienne, 3. — Montpellier, 1. — Nice, 8 ; Nîmes, 0.



Saint-Quen. — RED STAR-R. C. PARIS (2-2) : Corner devant les buts de Gonzalès, qui ne donnera rien, d'ailleurs. De gauche à droite : Banide, Dowall, Keriven, Gonzalès, Meuris, Louys, Besse, Sanz, Mathé et Dupuis.



BUFFALO. — C. A. PARIS-HONGRIE DU SUD (2-2) : Les Hongrois n'ont pas fourni samedi, à Buffalo, une très brillante exhibition. Il est vrai que leurs meilleurs joueurs avaient été rappelés pour rejoindre l'équipe universitaire hongroise en tournée. Voici une de leurs attaques, qui prend le capiste Poutoux à contre-pied.



NIMES (par belino). — NIMES-NICE (0-0) : Pour leur dernier match de qualification, les Aiglons nîmois ont voulu faire des étincelles. Ils y ont parfaitement réussi. Voici, sur corner en faveur de Nice, une belle reprise de la tête de l'avant-centre azuréen.



SETE (par belino). — SETE-SOCHAUX (0-1) : En perdant pour la première fois depuis deux ans sur leur terrain des Métairies, les « Dauphins » sétois ont permis au F. C. Sochaux de consolider sa position. Sur notre document, Di Lorto, protégé par Mattier, effectue un joli blocage sur une balle haute. A gauche, Koranyi.



ROUBAIX (de notre envoyé spécial). — ROUBAIX-ANTIBES (2-1). — Pratiquant un meilleur football, le R. C. Roubaix ne l'emporta cependant que de justesse sur les Antibois. Voici une attaque nordiste bien arrêtée par la défense méridionale.



ROUBAIX (de notre envoyé spécial). — ROUBAIX-ANTIBES (2-1). — Plus vites en action, les avants roubaisiens furent fréquemment dangereux pour les buts de Chaisaz. Sur notre document, Cottin intercepte une balle qu'attendait le grand goal azuréen.



ROUBAIX (de notre envoyé spécial). — ROUBAIX-ANTIBES (2-1). — Une fois de plus, les filets antibois sont menacés, mais la défense veille, et cependant que Masset s'arcboute au poteau, Chaisaz est prêt à toute éventualité, et Chaniel se replie.



FIVES (de notre envoyé spécial). — FIVES-LILLE (0-1). — Confirmant leur redressement, les « dogues » lillois ont remporté le « derby » nordiste. Voici un dégagement de la tête de Vandooren qui laisse Marcovitch et Vancaeneghem médusés.



FIVES (de notre envoyé spécial). — FIVES-LILLE (0-1). — Les défenses ont eu le meilleur sur les attaques au cours de ce match. Da Rui arrête facilement un « essai » fivois. De g. à dr. on reconnaît : Marcovitch, Vandooren, Laurent et Dolly.



SAINTE-OUEN. — RED STAR-R. C. PARIS (2-2). — Encore un match où les défenses primèrent les attaques. Ci-dessus : Ozenne et Veinante, pourtant bien lancés, ne sont d'aucun danger pour Gonzalès. On reconnaît en outre Sémeria, Meuris, Mathé et Dupuis.

LE CATCH AMÉRICAIN

ET LE CATCH FRANÇAIS

Vus par STRANGLER LEWIS



Trois choses étonnent le lutteur américain, ou celui ayant toujours pratiqué de l'autre côté de l'Atlantique, qui assiste pour la première fois à une réunion de catch au Palais des Sports : le public, sa façon de manifester, et la manière de lutter sur les tapis français.

Le public français se montre beaucoup plus sportif que le public américain, et certainement beaucoup plus désireux de voir le sport que du spectacle. L'ambiance est loin d'être la même ici qu'aux Etats-Unis, et on doit reconnaître qu'à Paris le pourcentage d'élément féminin est supérieur à celui de chez nous.

La façon habituelle pour un Américain de manifester sa joie est, vous ne l'ignorez pas, de siffler ; aussi, nombre de nos compatriotes non encore acclimatés ou pas au mieux de leur forme marquent-ils quelque étonnement lorsqu'ils montent sur un ring parisien pour combattre pour la première fois et qu'il leur arrive de se faire siffler. En France, la lutte est pratiquée beaucoup plus régulièrement qu'elle ne l'est de l'autre côté de la « mare aux harengs ». Il est vrai qu'il n'y a pas en Amérique de fédération et que chaque Etat est le maître incontesté chez lui.

Le métier de lutteur était ces dernières années particulièrement rémunératrice ; il n'était pas rare de voir un catcheur lutter dans la même semaine à New-York, San Francisco, Los Angeles, revenir à Oakland, passer à Salt Lake City et revenir à New-York. Pour mon propre compte, j'ai, une fois, couvert 10.000 kilomètres en avion et lutté huit fois dans l'espace de neuf jours. Mais c'était la belle époque, vers 1930-1932, au moment où les recettes atteignaient des chiffres astronomiques, notamment la rencontre Deglane-Don George qui eut lieu à Boston en 1931 et dont la recette s'éleva à 100.000 dollars, ce qui au cours du jour ferait 3 millions. De quoi faire loucher d'envie et maigrir Raoul Paoli lui-même...

N'est pas vedette qui veut, aux Etats-Unis, et ceux qui arrivent au premier plan ont bien du mal à s'y maintenir longtemps. Le dessus du panier des costauds parmi les boys américains ou du moins de ceux qui ont la faveur de la foule est formé de Yvon Robert, lequel, si on s'en tient à la ligne des matches, doit être l'officiel champion du monde, Don George, O'Mahoney, Salvodi, Ali Baba, Detton, Gus Sonneberg, etc. Certes, les lutteurs se comptent par centaines, mais ce sont là ceux qui font généralement les salles pleines.

J'ai vu aux Etats-Unis combattre votre

compatriote Miquet. Il a, m'a-t-il déclaré, beaucoup maigrir, et le jour où je l'ai vu battre nettement Johnson, il ne dépassait pas 103 kilos. Vous auriez d'ailleurs beaucoup de peine à le reconnaître, car le grand et gros gaillard à la peau blanche que vous connaissez est devenu un solide champion à la peau bronzée ; les Canadiens ayant refusé de le faire monter sur un ring avant qu'il ait été faire un petit séjour de quelques semaines à la plage.

Ce qui peut étonner un Français assistant à une réunion de catch, c'est la présentation. Certes, les Américains sont restés « enfants » et aiment le côté spectacle plus que tout autre. Aussi les présentations sur le ring donnent-elles lieu à de véritables « salamalecs ». A droite, le comte Bomberg qui ne tardera jamais sans avoir auparavant entendu l'air du *Wacht am Rein*, à gauche, le cheik Ben Ali Mar Allah, etc. Il y a également d'innombrables chefs indiens dont « Petit-Loup », des Russes, des Allemands, un Persan, Monsieur X., qui serait, dit-on, le fils d'un millionnaire, etc., mais ceci n'existe que dans les préliminaires.

On a aussi tendance en France à croire que le catch pratiqué à l'américaine consiste surtout à expédier son adversaire dans la salle, à le martyriser ou à frapper sur l'arbitre. N'exagérons rien, les films qu'on présente à Paris sont des bandes faites spécialement pour cela, ou des morceaux représentant les phases les plus fougueuses d'un combat entre deux bagarreurs. Mais on n'en est tout de même pas encore arrivé au point de se massacrer sur le ring. Bien que les paris soient interdits, ils constituent une excellente source de revenus pour de nombreux gentlemen qui auraient toutes les peines du monde à vous présenter leur carte de visite...

La majorité des lutteurs américains est issue du football, un sport auprès duquel votre rugby représente à peu près ce qu'est la gréco-romaine pour le catch. Beaucoup sont intellectuels et issus des universités ; votre serviteur fait métier de journaliste lorsque ne tord pas de bras ou de jambes. Don George

est ingénieur, Glendale est inscrit au barreau à Los Angeles, etc.

Des hommes que vous avez vus combattre à Paris ces dernières années, presque tous sont encore en activité au pays d'Al. Cappone. Seul Browning, un des meilleurs catcheurs mondiaux surnommé le « roi du ciseau » est mort l'an dernier. Le roi du sabre, Bronowicz qui fit les beaux soirs de Grenelle, pratique au Canada ; Santen et Sailor Arnold luttent actuellement en Californie et Len Hall dispute un tournoi en Australie et donne de temps en temps des... conférences médicales, car Len Hall est docteur et a beaucoup voyagé. L'Allemand Buesing, le lutteur à la cape écarlate est actuellement à New-York où il paraît à deux endroits différents le même soir ; sur le ring et à l'écran, car Buesing est devenu vedette de cinéma comme l'est actuellement l'ex-champion olympique Pendleton, qui joue un assez grand rôle dans la *Grande Mare* au côté de votre « rigolo » Maurice Chevalier.

Beaucoup de ceux qui furent au début du catch se sont retirés ; certains sont barbier, la majorité garagistes. Tremblay, dont la principale action d'éclat fut un match qui dura cinq heures, est arbitre à Montréal, de même que Paradis l'est à Québec, et on trouve dans tous les gymnases de nombreux anciens lutteurs aujourd'hui masseurs ou directeurs de salles.

Le lutteur s'entraîne chaque jour. Même quand il doit lutter le soir, le catcheur professionnel va à la salle le matin. C'est d'ailleurs le grand nombre de combats qu'il dispute qui le maintient constamment en forme. On s'étonnera peut-être de voir que les grands champions tiennent longtemps. Pour mon compte, j'ai eu récemment à New-Jersey l'occasion de faire voir que je savais encore vendre des « cravates » et même en donner. J'étais assis tranquillement à un match de base-ball, lorsque l'envie me prit tout à coup de manifester mon enthousiasme. Cela n'eut pas le don de plaire à un solide gaillard de près de 100 kilos qui à mon côté se mit tout à coup à m'interroger et en guise de conclusion me dit : « Va t'expliquer à leur place, toi, grand-père. » Mon sang ne fit qu'un tour et il y avait bien longtemps que je n'avais fourni un pareil match « à l'œil ».

Mais revenons aux catcheurs actuellement en France. Un homme m'a particulièrement surpris : Charles Rigoulot. Celui à qui il y a trois ans je donnai une leçon de catch a progressé à pas de géant. Toujours aussi fort, il a appris son métier et aujourd'hui peut jouer les premiers rôles. Ah ! que ne me suis-je donc pas appelé Charles Rigoulot ! Avec sur ma carte de visite le titre de « l'homme le plus fort du monde », que de billets grand format n'eussé-je pas gagnés ! De quoi voyager aller et retour sur Normandie en cabine de luxe, jouer au bridge avec Vanderbilt, ou adresser 20 dollars de fleurs chaque matin à la plus belle star de Hollywood.

René Michot aussi donnait de solides espérances, il avait le gabarit parfait du lutteur spectaculaire qui plaît aux femmes, du beau garçon en un mot. C'était le genre de Len Hall, et sa fortune eût pu être faite dans ce métier. Dommage ! Mais c'est un arbitre à poigne de plus que vous aurez, c'est justement ce qui régulièrement manque le plus. Et vous savez, ou vous ne savez pas qu'un combat de catch se conduit bien souvent comme l'arbitre le dirige.

Je suis d'avis que les lutteurs d'aujourd'hui sont bien meilleurs que ceux que j'ai rencontrés dans ma tendre enfance. Mieux même, avec les règlements actuellement en vigueur, Haekenschmidt ou Shapmann n'auraient aucune chance. Jadis on disqualifiait tout lutteur qui frappait des pieds ou tordait un bras. Aujourd'hui il ne suffit pas seulement de tirer la bourse, mais il faut aussi savoir encaisser et frapper. Les arbitres en général autorisent les coups durs, et, en Amérique, aussi longtemps que les deux adversaires ne sont pas blessés, le public s'amuse et tout le monde est content.

Les grands champions ont chacun leurs prises préférées, prises qui les rendent redoutables devant n'importe quel catcheur et qui leur permettent de défendre leur réputation. Certes, il existe des lutteurs scientifiques, genre Deglane, capables de se tirer des situations les plus délicates, mais il faut toujours se méfier des prises spéciales à certains catcheurs.

Pour mon compte, j'ai vu maints lutteurs porter la même cravate que moi sans pouvoir réduire leur adversaire à l'impuissance, alors que de mon côté j'ai toujours eu peur de servir trop fort, et d'arrêter ainsi les anniversaires de mon adversaire. Personne plus que Jim Londos est capable de vous casser la tête, tout comme Bronowicz avec son coup de sabre vous mettait la mâchoire en « marmelade ». Joe Stecher au mieux de sa forme plaçait un ciseau au corps qui lui donnait régulièrement la victoire, il avait des jambes si puissantes et était tellement spécialisé dans ce coup qu'il en était devenu la terreur de ses adversaires. D'ailleurs les Parisiens peuvent se faire une idée de la spécialisation des catcheurs en se souvenant de Langevin. Le Canadien français que j'ai bien connu aux Etats-Unis avait une façon remarquable de travailler son homme avec les jambes à terre ; avec la seule puissance de ses cuisses et de ses pieds, il vous faisait pirouetter un poids lourd de plus de 100 kilos comme lutterait debout un véritable Hercule.

Vous voulez peut-être connaître mon opinion sur le fait de savoir pourquoi rares sont les boxeurs qui ayant pris de l'âge sont venus au catch. C'est que la boxe et la lutte sont deux sports bien différents, et, pour mon propre compte, chaque fois que j'ai vu un boxeur rencontré un lutteur sur un ring, il suffisait de quelques minutes pour que le boxeur fut expédié au pays des songes, tout comme s'il avait reçu le plus magistral k.o. de sa carrière. Il n'y a pas très longtemps, Kid Levinsky, en quelques secondes, fut un exemple frappant de ce que je viens de vous citer.

Pour un vieux catcheur comme moi, qui ai parcouru tous les pays du monde, j'ai certes des souvenirs à en constituer un recueil aussi gros que la *Bible*. Vous pouvez en croire ma vieille expérience. Je pense que le catch a définitivement pris rang de sport en France ; c'est surtout à la stricte application de ses règles qu'il doit sa continuité dans le succès. Laissez aux Américains le soin de se distraire aux spectacles sportifs. Si les Français viennent au sport pour le sport, tant mieux, les catcheurs et moi-même ne pourront qu'en bénéficier, car votre serviteur a encore l'intention de tirer la bourse bien longtemps et de voir la cravate « Made in Strangler Lewis » faire encore de nombreuses victimes.

(Recueilli par René Moyse.)

Le V^e Salon « Le Sport et les Artistes »

Il est fort agréable de voir des cadets qui ont travaillé recueillir, auprès des aînés qui les ont épaulés, le fruit de leurs efforts.

Je n'avance certes pas que les exposants du V^e Salon « Le Sport et les Artistes », qui vient de s'ouvrir, 51, rue de Seine, verront en cette occasion la Fortune frapper à leur porte, bien que des amateurs éclairés aient déjà manifesté par une expression palpable qu'ils savaient reconnaître et encourager la bonne peinture, peinte et non fardée, mais ce qu'il convient de retenir sur ce Salon, c'est qu'il est bien supérieur aux précédents et qu'il ne manquera pas de rallier de nombreux adeptes à la cause de l'Art et du Sport. Des jeunes y affirment des progrès très nets dont il faut les féliciter, des peintres et sculpteurs classés s'y montrent dignes de leur réputation. Tel est le cas d'un Dufy, d'un Waroquier, d'Adrienne Jouclard au pinceau toujours aussi prestes, aussi enthousiastes.

La nouvelle école n'a certes pas moins de classe : Rodolphe Caillaux, fervent du catch, fait apprécier les dons les plus rares avec son « tombé » si saisissant de puissance et de vérité qu'on croit entendre le rôle de l'athlète maintenu au plancher par l'étau d'un collier de force. Voilà une magnifique réussite !

Alex Ganesco, comme on s'y attendait, figure en bonne place dans le peloton de tête grâce à un magnifique « saut de la rivière au steeple-chase » où s'affirme un tempérament d'une vigueur exceptionnelle.

Avec Pierre Dubaut dont la réputation est depuis longtemps établie, Ganesco, Raymond Feuillat, les chevaux saisis au galop ou fixés au posé ne sauraient se plaindre de leurs peintres au cours de cette exposition.

Le rugby et le football ont inspiré à Roger Worms dont les dons s'épanouissent brillamment deux très belles compositions.

Parmi les œuvres les plus remarquées, citons le « nageur aux yeux bleus » de Jane Deley qui excelle à peindre avec un art robuste des portraits d'enfant d'une attendrisante délicatesse, de Jean Leulliot dont les



LE RELAIS, par Jean Leulliot. LE TOMBE, par Rodolphe Caillaux.



RUGBY, par Roger Worms.

cyclistes saisis à l'instant du relais ont un mouvement endiablé traduit d'un pinceau étonnamment sûr chez un artiste qui ne peut consacrer, regrettons-le, à la peinture, que quelques heures par an.

Leulliot connaît bien les cyclistes, tout comme Sammy Murray, ancien adversaire d'Humery, devenu le sculpteur Manuel Mourat connaît bien la boxe. Son « pugiliste vaincu », de même que son « Joueur de pala-ancha » font de lui la révélation du salon.

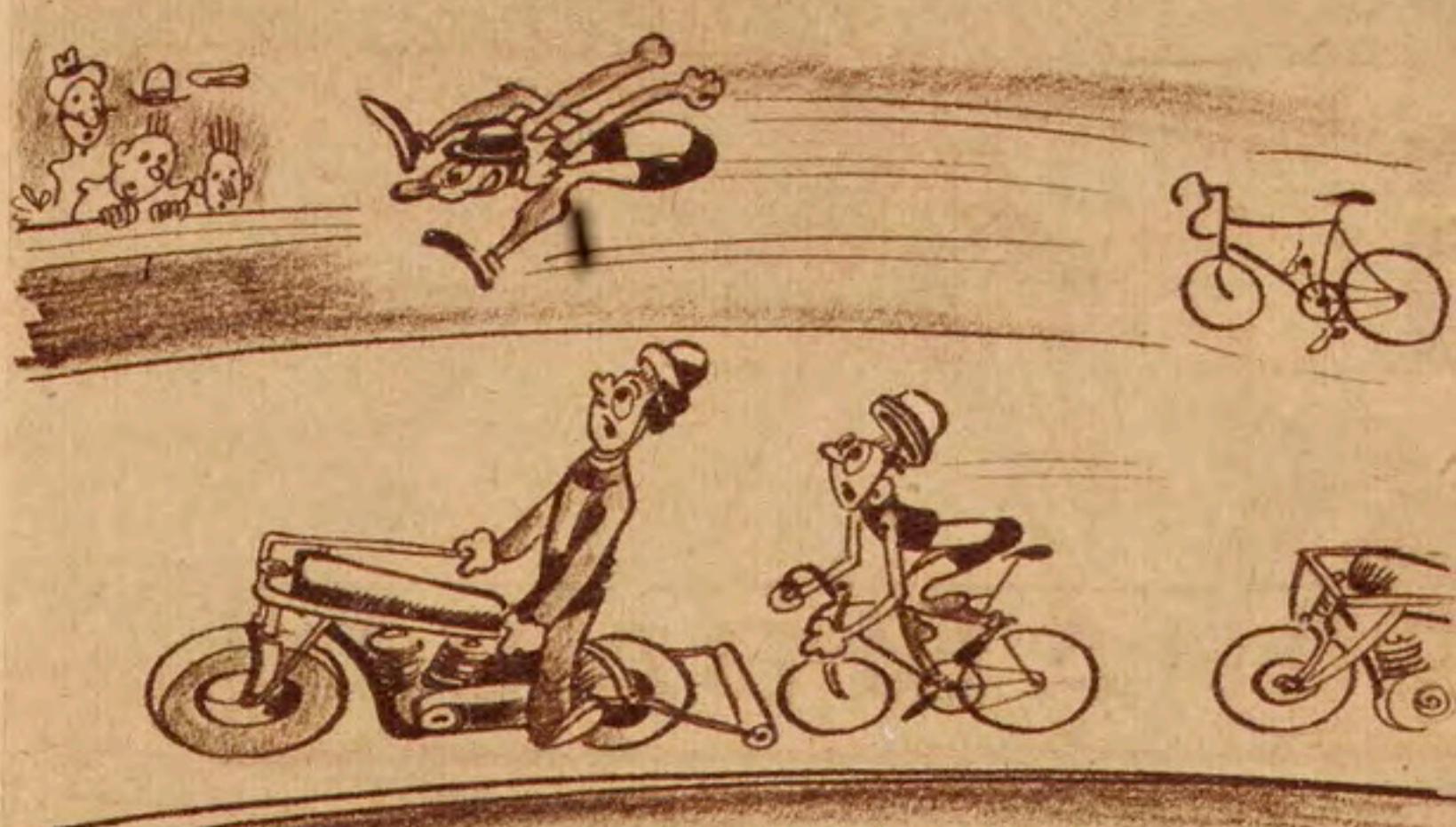
Après avoir modelé sur le vif l'effigie de ses adversaires, Mourat, ex-Murray, le taille avec bonheur dans la pierre ce qui ne manque pas de piquant. La sculpture est par ailleurs brillamment représentée par Lagriffoul auquel on doit un buste de Marcel Thil qui retient longuement l'attention et par Delmondo dont le calme talent s'élève au-dessus du métier.

Parmi les peintres, citons avec de vifs éloges Yves Brayer (j'ai goûté particulièrement « La fête sur le grand canal, à Venise »), Corbellini pour ses joueurs de basket-ball, Jean Aujame pour ses footballeurs gracieux d'envolée, délicats de ton, mais d'une facture moins solide que l'œuvre de Brayer, Dreyfus-Stern passionné par le Tour de France qui l'a cette fois encore heureusement inspiré, Claude Escholier, Henry Pelletier dont la curieuse personnalité s'affirme dans « Le carrousel des spahis ».

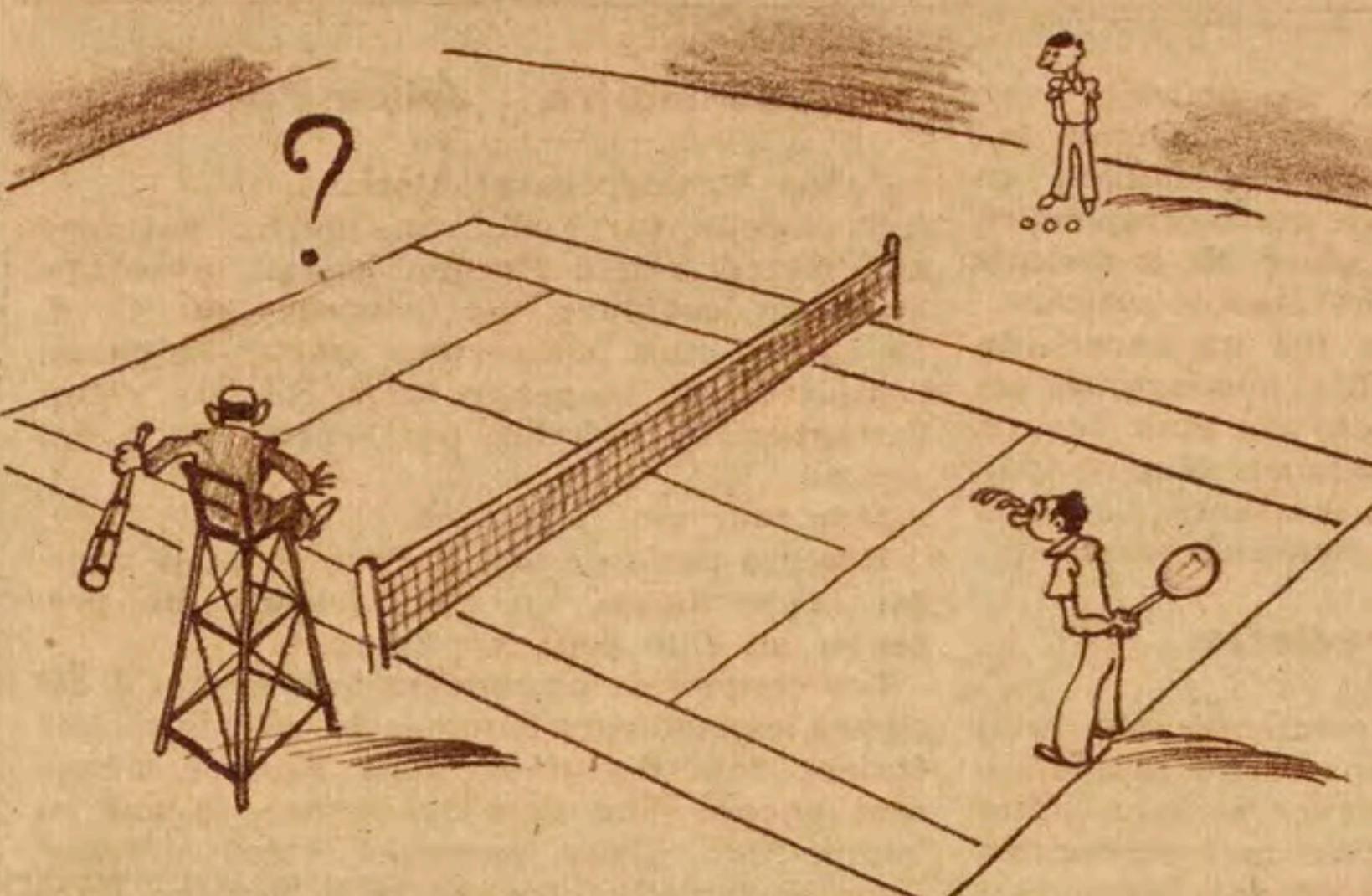
Décernons encore des mentions mieux qu'honorables à Jean Janin, à André Trèves pour son « Dimanche de sport populaire », Lily Steiner, Douking, Bécan, Tita Porteret, Couderc, Philips, Refoulé, ainsi qu'à Bertoni pour de bons croquis d'escrimeurs et surtout à Aimé Thévenet.

Cette exposition, répétons-le, est, du propre aveu du ministre M. Léon Lagrange et du directeur des Beaux-Arts, M. Huisman, une fort belle réussite. Souhaitons que l'an prochain, Luc-Albert Moreau, Uzelac, Jean d'Esparsé, Planson, Dignimont, Pico daignent y ajouter de nouveaux attraits.

R. THOUmazeau.



... x. sauta magistralement y.



Machin n'exista pas devant Truc



... les demis prirent du poil de la bête...



... la ligne d'avants balaya la ligne opposée...



... le brillant conducteur et sa voiture firent "cavalier seul"



Finlement les bleus écrasèrent les jaunes...

CLICHÉS

JADIS il existait un argot sportif, impénétrable au profane. L'argot est la langue spéciale d'un clan, d'un métier, d'une confrérie. Quand le sport se fut complètement intégré à la vie ordinaire, son argot particulier passa tout naturellement dans la langue. Et il n'est plus un terme de sport qui n'ait trouvé, dans la vie courante, un sens précis. Il n'y a donc plus d'argot sportif.

Mais il y a une littérature sportive. Elle est riche d'images neuves, inattendues, osées. Pour narrer des événements qui se déroulent sur un mode accéléré, notre vieille langue, avec toutes ses ressources merveilleuses, avec toutes les nuances dont elle nous permet de parer, d'orner nos phrases, avec toutes les subtilités dont elle nous donne pouvoir de jouer, notre vieille langue, en ce siècle de progrès mécaniques, évoque la voiture de Chasseloup-Laubat — qui faisait du 70 dans l'heure — quand Eystone a passé le 500 ! Elle est de commentaires, de critique, de philosophie. Elle se prête peu à la présentation quasi photographique, instantanée, des faits.

L'on a remédié à cette carence avec un zèle ardent et peut-être exagéré. On n'a plus écrit qu'en images. Et, comme elles sont parfois d'une originalité extrême, il semble difficile aux non-initiés de saisir, dans toute leur saveur, leur sens profond.

Mon ami Pellos a illustré quelques-unes de ces apparentes énormités qui ne sauraient faire sourciller le moindre sportif. Il a pris dans le tas. Il n'a même pas fait un choix. Ces expressions feraient la matière d'un lexique, chaque année grossi et enrichi. Vous en connaissez d'autres. Un petit jeu s'offre à vous d'en découvrir de nouvelles.

Eh bien ! je ne trouve pas cela si ridicule !

Contre toute orthodoxie, contre toute logique, parfois, le plus grave, contre toute syntaxe, des précurseurs ont écrit cette phrase-image dont tous les puristes s'effaraient et qui, maintenant, ne saurait être remplacée.

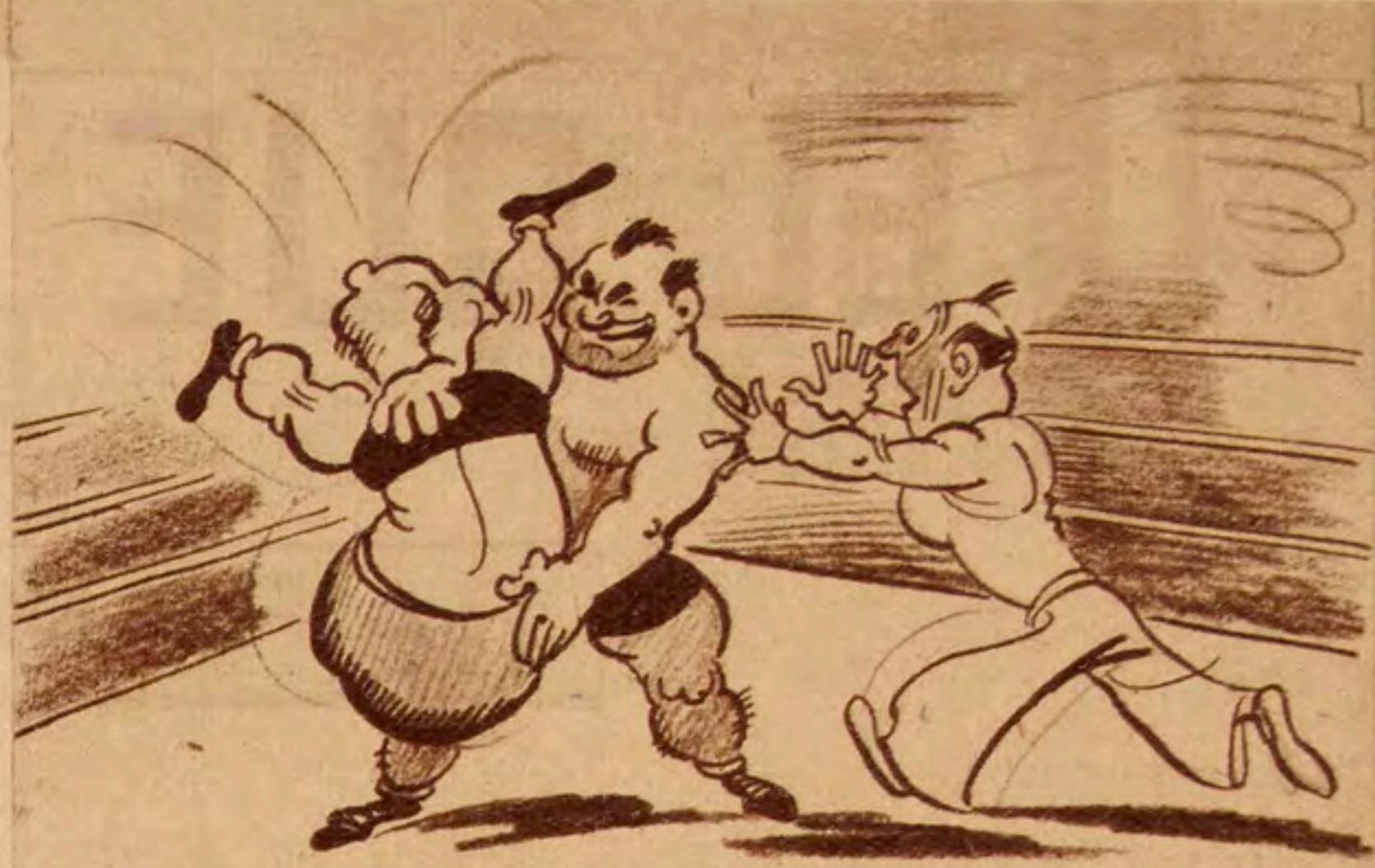
Eh ! oui ! Les doigts dans le nez, « dans un fauteuil », « d'un poil », etc., cela dit bien ce que ça veut dire. Et je serais curieux de la manière dont un maître de la langue en assurerait, académiquement, l'exacte traduction.

On ne s'en étonnera plus, d'ailleurs, d'ici quelque temps. Elles seront reconnues comme le vieux argot sportif. Il n'y aura, pour s'en étonner, que les étrangers qui auront appris dans le dictionnaire de l'Académie, le sens exact, précis, de chaque mot de la langue française. Ceux-là seront « chocolat ». Mais avec un peu d'esprit, ils résoudront la charade.

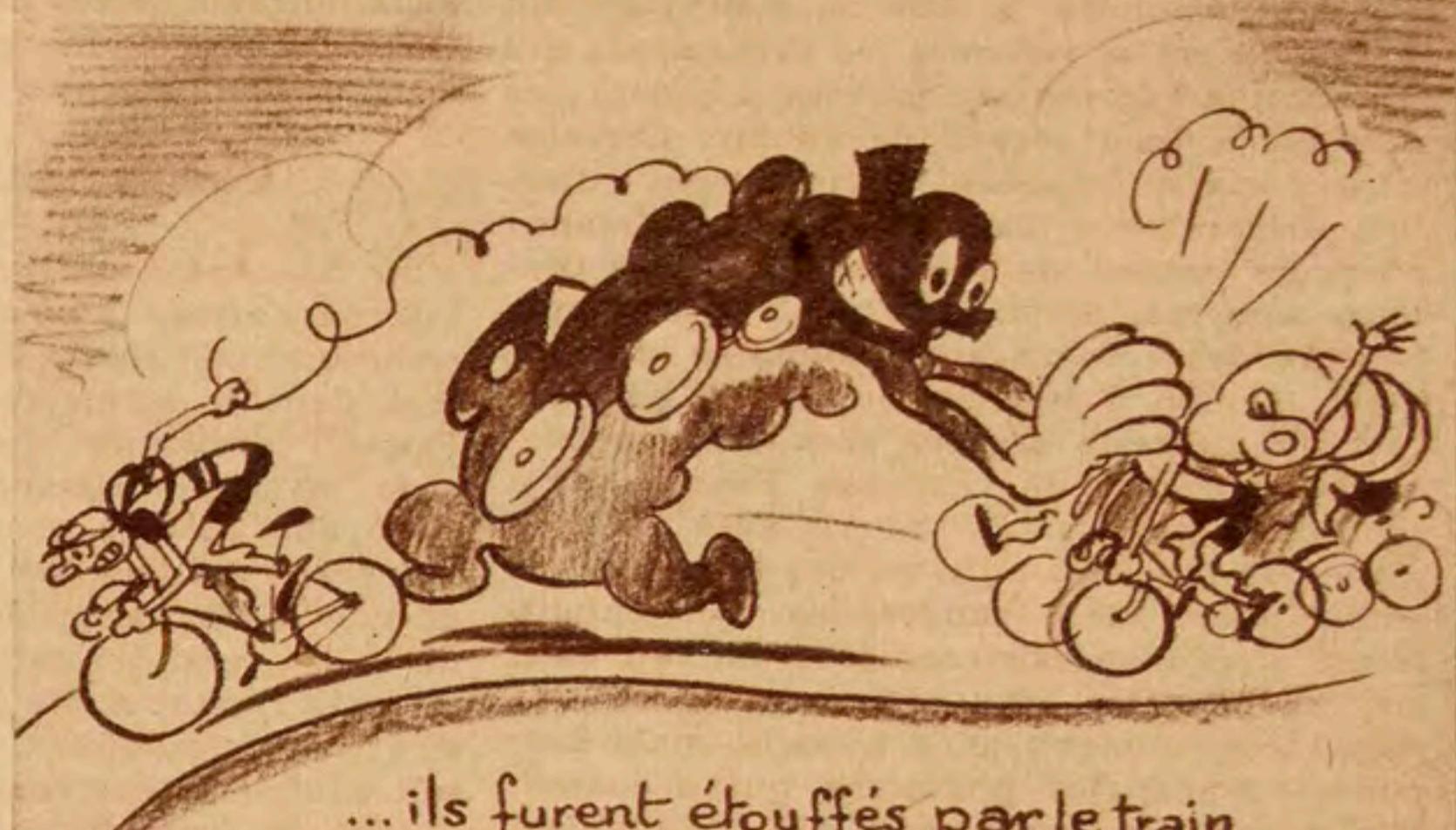
Voilà, qu'au lieu de m'indigner comme j'en avais tout d'abord l'intention, je me sens pris tout d'un coup d'une affection particulière pour tous ces abracadabras, tous ces coups de pied en vache à la grammaire ou au dictionnaire, à qui l'usage va donner son premier quartier de noblesse et qui — c'est l'essentiel — montrent bien ce qu'ils veulent dire.

Evidemment, c'est beaucoup plus drôle avec un dessin !

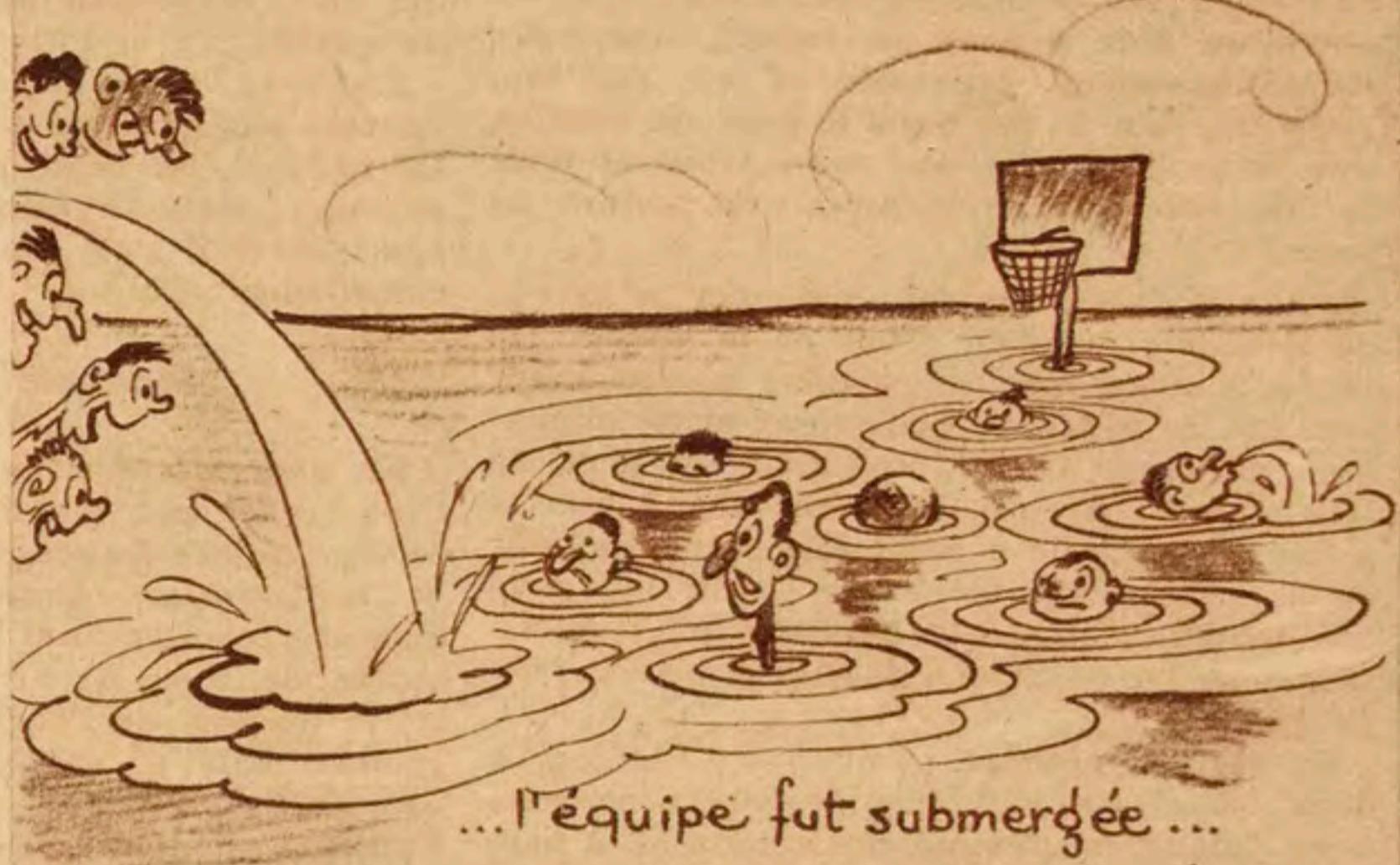
JEAN DE LASCOUMETTES.



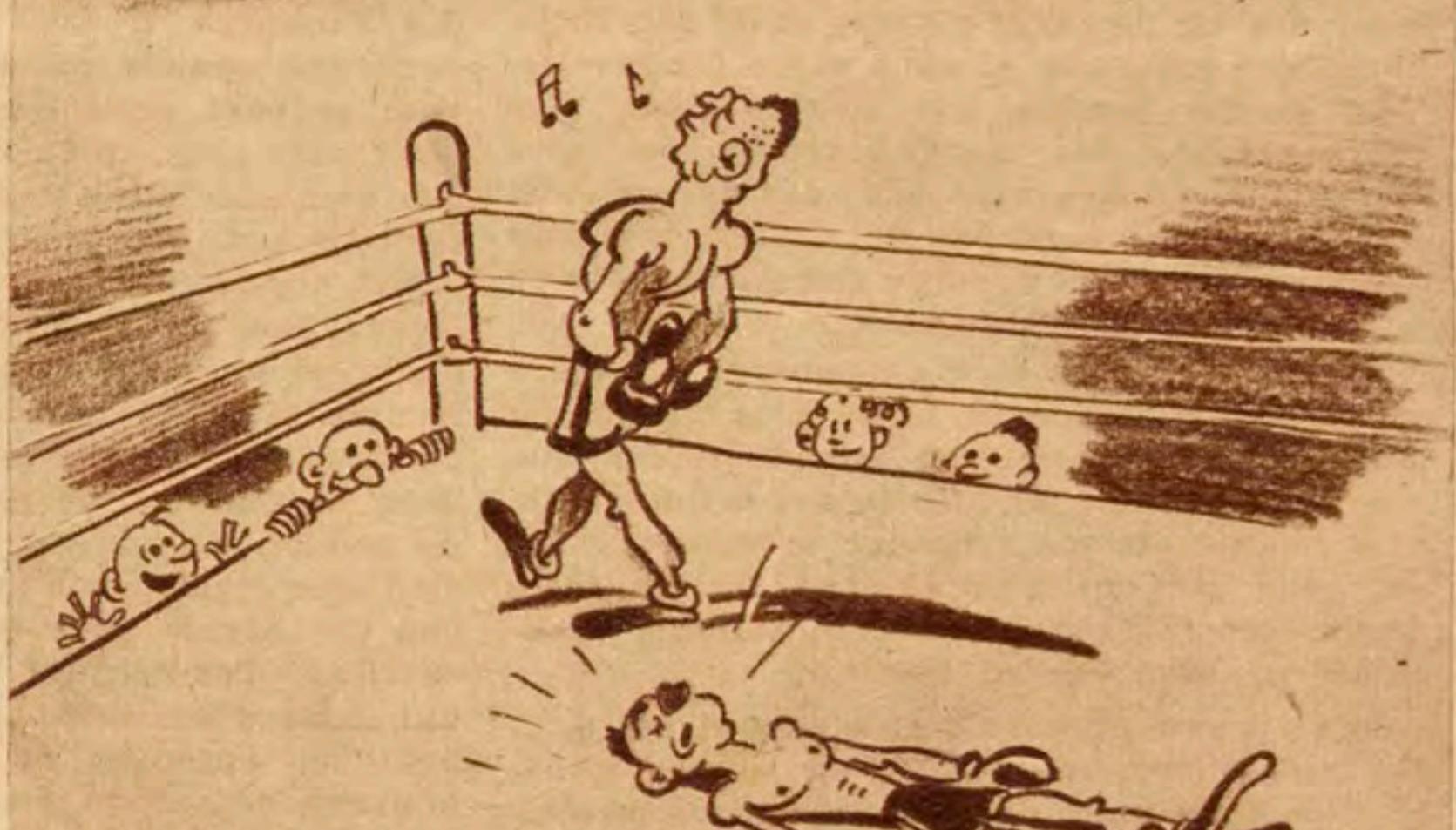
... le fameux lutteur mit son adversaire dans sa poche.



... ils furent étouffés par le train rapide de l'homme de tête.



... l'équipe fut submergée ...



... le champion se promena et le challenger ne toucha pas terre. (???)



le premier termina dans un fauteuil, les autres dans un mouchoir.



... ce fut une promenade de santé pour les champions ...

La suite pour la machine à écrire
Pellos

TEL QUE JE SUIS

PAR MAURICE ARCHAMBAUD

De ma mémoire je fais, à mon tour, un miroir où se reflètent les événements qui ont marqué ma vie, de mes premiers pas d'enfant à mon record de l'heure. Certains d'entre eux se détachent distinctement ; d'autres disparaissent dans la bûche des temps : plusieurs tentent de s'imposer, dont les contours sont mal définis. On ne fait pas impunément des retours aussi lointains dans le passé. L'oubli a fait tranquillement son œuvre et il ne reste souvent plus rien des joies et des tragédies de l'enfance. Pourtant, j'ai souffert, autrefois, et j'ai ri, avec d'autres gosses de mon âge ; j'ai eu des ambitions de gamin ; des idées saugrenues, qui emploient alors mon existence et m'ont fait bâtrir les histoires les plus invraisemblables. Ma mère, fréquemment, m'en a parlé, mais sans jamais donner les précisions qui m'avaient éclairé sur les sentiments qui m'avaient alors. Je me souviens seulement de cette grande maison de la rue de Gergovie où j'ai passé les six premières années de ma vie entre un père ardent au travail, une mère merveilleusement organisée et qui fut toujours la main de fer dans le gant de velours, une sœur de quatre ans mon aînée et dont la tendresse se manifestait à tout instant du jour.

J'allais vivre dans cet immeuble de la rue de Gergovie jusqu'au début de la guerre. De temps à autre, mes occupations me ramènent vers lui. Je le trouve bien vieux et ne m'imagine pas qu'il ait pu être neuf un jour. Je félicite mes parents de l'avoir abandonné et je les remercie de m'avoir fait perdre le goût de la ville, avant même de l'avoir eu, pour me donner celui de la banlieue, où l'air est plus pur, la vie moins facile, le plaisir plus éloigné.

Il vinrent prendre pavillon à Châtillon, à deux pas de la villa que l'habite désormais avec Régine, ma femme, qui a consenti à partager ma vie de rares plaisirs et de sacrifices librement consentis et sans cesse renouvelés. Le jardin familial fut pittoresque dans mes courses folles, les murs dégradés par mes ascensions dangereuses. Je devins robuste, emplissant mes poumons de cet oxygène trop parimonieusement accordé aux garçons de la ville. Mais je restai petit...

Il ne pouvait en être autrement. Ma mère est petite. Mon père à peine plus grand. Et longtemps j'ai paru cinq ans de moins que mon âge. Ce sont les efforts qui m'ont vieilli, à la longue, en me creusant le visage, et ce sont eux qui ont atteint, pour me la faire perdre bientôt tout à fait, la flamme malicieuse de mon regard d'enfant.

Je retrouve, aujourd'hui, le record battu, et l'avenir se présentant avec un sourire aimable, quelques-unes de mes explosions juvéniles, mais mon front et mes joues restent, pour toujours, ravagés de rides profondes.

Un vélo... perdu !

Ah ! la gloire ne vient pas sans d'amères déceptions. Bien souvent je me suis demandé pourquoi j'insistais ; les douleurs oubliées, la colère apaisée ou le soutien amour-propre vaincu, je me suis toujours senti aussi ardent qu'au premier jour, mon cœur s'étant seulement un peu plus durci.

La bicyclette, tout jeune, m'a amené des déceptions. Ainsi, à l'époque du certificat d'études, ma mère me fit promesse de m'acheter une machine si j'étais reçu. Je redoublai d'efforts. L'histoire de France et le calcul avaient mes faveurs. L'orthographe, par contre, ne m'enchanta guère. Je n'en fus pas moins studieux et j'obtins ce certificat d'études qui allait m'autoriser à demander à ma mère le vélo de mon choix, un joli vélo tout rouge lorgné à la vitrine d'un marchand de Châtillon, et dont je rêvais la nuit, après en avoir parlé durant des heures avec mes petits camarades de classe.

« Je suis reçu, huriai-je, triomphant, un beau jour de juillet. Tu vas m'acheter mon vélo, maman ? »

« Que ! »

« Mais tu m'avais promis... »

« Tu prends trop tes désirs pour des réalités, mon petit garçon ; en obtenant ton certificat d'études, tu n'as fait que ton devoir d'écolier. Allez, va jouer... »

Jouer ? Je n'en avais nulle envie. Je me suis enfui dans un terrain vague. A l'ombre d'une haie, j'ai pleuré longtemps, très longtemps, le beau vélo rouge, joyau de cette vitrine qui avait si longtemps retenu mon attention. Je crois avoir connu un désespoir atroce, et mon chagrin me tenailla plusieurs jours. Je n'arrivai surtout pas à comprendre pourquoi, quelques années plus tôt, à La Roche-sur-Yon, en vacances, on avait pris tant de soins pour m'apprendre à monter à bicyclette, et je me demandai si je n'ai pas regretté les

deux ou trois fautes d'orthographe qu'une attention soutenue me permit d'éviter dans la composition française du certificat d'études...

L'amour du ballon rond

Je fis néanmoins du sport. Un champ de luzerne s'offrait aux ébats des enfants de la commune, et je m'apris à jouer au football. J'entrai, dans le même temps, chez Ducretet et Roger, fabricants d'appareils scientifiques, pour un apprentissage de trois ans. Enfin, pour que fussent occupés tous mes loisirs, ma chère maman me fit prendre des leçons de violon. Et, naturellement, c'est la pratique du ballon rond qui obtint toutes mes faveurs ; le travail manuel me procurait d'autres plaisirs : l'étude du violon, par contre, m'apparaissait profondément ennuyeuse.

Avec le football commencèrent à pleuvoir les sarcasmes concernant ma taille. On m'appela l'agneau, tant j'étais frêle et menu, ce qui ne m'empêchait pas d'être un demi-dieu de qualité. L'agneau, cependant, ne put longtemps tenir tête aux gros moutons qui le bousculaient. Le football, un beau jour, ne fut plus qu'un souvenir, mais l'agneau n'a cessé d'aimer ce sport, dont il s'est trouvé, par la suite, continuellement éloigné.

Mon ami Ribeyre

Après la danse, avec le printemps, nous vîmes l'envie de connaître le sport. De mères réflexions nous firent, Ribeyre et moi, opter pour le vélo. J'achetai, avec mes économies, un Rols d'occasion. Il n'était pas beau, mais il était à moi, bien à moi, et j'en étais fier. Je l'enfourchais en toutes occasions, et par un clair matin d'avril — j'avais alors dix-huit ans — je résolus de suivre quatre de mes camarades de Châtillon engagés dans la course de classement du C. S. XV. Naturellement, Ribeyre était de la fête. Comment en eût-il été autrement ? Me séparer de lui, c'était m'enlever une partie de moi-même. Ribeyre termina quatrième, bien qu'il ne fût pas en tenue légère, et moi... à dix minutes du premier, ayant perdu contact dans la côte de Port-Royal.

« Eh bien ! dis-je à Ribeyre, j'ai compris, je ne ferai jamais de vélo ! »

Lui, par contre, était débordant d'enthousiasme. Il n'osa me l'avouer et pourtant il se voyait déjà, en songe, nouveau Péliſſier imposant sa loi aux rudes Flandriens dont nous ne savions prononcer les noms sans les écarter. Je ne l'enviai pas. J'aimais encore trop la danse. Le sport et ses lois rigides m'éfrayait. Je n'en continuai pas moins à rouler, partant le dimanche matin à Fontainebleau, revenant à midi, fier du kilométrage imposant effectué en des temps sans cesse meilleurs, mais qui ne me faisaient pas oublier Robinson, où je me rendais l'après-midi, à pied, pour danser sans arrêt, revenir à la maison en marche forcée et repartir, le soir, vers un bal de Vanves, ne rentrant qu'à minuit, fourbu et satisfait.

Heureuse période, toute d'insouciance, qui me vit me masser, après mes longues randonnées cyclistes, à l'huile de table, débordée en cachette à la cuisine.

La danse !

A l'atelier, il s'établit entre nous une amitié solide qui ne tarda pas à se manifester en dehors des heures de travail. Les confidences de jeunes gens sont des liens solides d'affection. Ribeyre me révéla quelques-uns de ses petits secrets, et je ne manquai pas, à mon tour, de lui faire connaître les miens. Nous sortîmes ensemble le dimanche. Le cinéma eut nos faveurs. Quand nous en fûmes là, nous décidâmes d'apprendre à danser. Nous étions en hiver. L'époque des bals de nuit. Ma mère s'y rendait chaque samedi accompagnée de quelques amies et de ma maman. Moi, j'étais un garçon. J'avais carte blanche. Les bals de

Prunier peut l'affirmer, je n'ai jamais négocié de me soumettre à ses conseils, et il n'est que la danse qu'il me fut pénible d'abandonner.

Ce cahier rouge, je ne l'ouvre jamais sans une certaine émotion. Il chante tant de souvenirs...

C'est le recueil de mes premiers faits d'armes et je sais que bien d'autres de mes camarades attachent également à ces coupures une importance considérable.

Son nom imprimé dans un journal suffit à transporter d'aise le débutant ; il le montre à ses petits amis ; il extériorise une fierté qui le pousse à mieux faire encore dans l'aventure, histoire « d'épater la galerie ».

Mais oui, c'est vrai, pourquoi ne pas le reconnaître ?

Quand on a vieilli, les sentiments ne sont plus les mêmes et, si je n'ai pas pris la peine, depuis trois ans au moins, de couper les journaux, je souffrirais, par exemple, de perdre mon gros cahier rouge ; il est unique ; il est à la base même de ma carrière que j'ai construite sur lui...

Oh ! les premiers commentaires n'étaient pas enflammés. Ici, on peut lire : « Je champion du C. S. 15 a été gagné par le jeune Archambaud ; et là : « Archambaud a triomphé avec courage... »

Mais le Grand Prix du Centre, mon premier grand succès de 1928, provoqua une pluie d'éloges, et cette phrase, notamment, fit ma joie

et celle de Julien : « L'avance et la fraîcheur avec lesquelles Archambaud a terminé nous laissent supposer que nous tenons en lui un sérieux espoir. »

La date ? 6 septembre 1928. Il y a aura bientôt dix ans !

Débuts sur piste

Mes qualités d'homme de train s'affirment en toute occasion. Julien Prunier décida de m'orienter vers la piste, persuadé que je serais un américain équiper rêvé de Ribeyre, sprinter qu'il fallait ménager.

J'obéis à Prunier mais sans grand enthousiasme. La piste me faisait peur. Rien ne m'était plus pénible que de rouler dans un peloton ; aussi me vit-on toujours en tête, sans jamais comprendre que c'était la seule place où je me trouvais à l'aise, n'ayant ainsi personne devant moi. Des victoires vinrent cependant récompenser les efforts de la triplette Prunier-Ribeyre-Archambaud, et ce fut mon premier essai sur l'heure...

J'accompabis, dans les soixante minutes, 39 km. 900. Ce n'était pas mal. Prunier en trempaillait d'aise. Il redoubla d'attention, tel ce

jardinier craignant de voir se faner sa fleur rare brusquement surgie de terre. J'étais heureux, mais sans attacher à ma performance l'intérêt de Prunier qui eut l'intuition, à cette époque, qu'il tenait en moi le futur recordman du monde de l'heure. Et pourtant, j'étais à 4 kilomètres du record d'Oscar Egg ; la piste de Buffalo, il est vrai, n'était pas très rapide ; je ne m'en inquiétais guère et seul Prunier fut remarqué qu'en d'autres lieux j'aurais atteint et dépassé les 40 kilomètres dans l'heure.

De ce premier essai j'allais tirer des enseignements dans l'avenir. Prunier aussi. On ne s'improvise pas aspirant recordman du monde, on le devient à la longue. Je suis fier d'entreprendre que je m'y pris bien jeune !

(à suivre)

Maurice ARCHAMBAUD,
recordman du monde de l'heure.
(Recueilli et adapté par Félix Lévitain.)

Tous droits de reproduction strictement réservés.



Première communion.

Sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

sur les bras de sa sœur, entre son père et sa mère

Dan Koloff, champion d'Europe Le déclin de Primo Carnera

Dan Koloff, qui au début du catch en France avait le premier porté le titre de champion d'Europe, s'était fait ravir son trophée l'an passé par le Portugais Al. Perreira.

Ce dernier, qui s'était imposé en battant l'Australien Muir, le Yougoslave Kersic, les Américains Navrocki et Sparks, est certes un beau, un très beau lutteur, mais qui semble vouloir un peu trop bagarre. Devant Kwariani, Koloff, Don George, Deglane notamment, le brun Portugais affirme un métier consommé et une force indéniable, mais presque toujours abusa des prises irrégulières. Or, à trop vouloir faire « le chinois », Perreira y a cette semaine, au Palais des Sports, devant un public aussi nombreux qu'enthousiaste, perdu son titre d'une façon peu élégante.

Les organisateurs semblaient un peu trop vouloir oublier celui qui fut et reste toujours le puissant « King-Kong ». Koloff rongeait son frein en silence, puis ayant à nouveau affirmé ses prétentions au titre après une rapide victoire sur Sparks, défia le champion. On prévoyait un match serré, certains allant jusqu'à souhaiter le « finish ». Il n'en fut rien, et c'est très nettement et très régulièrement que le Bulgare triompha.

Perreira commença par frapper et foncer sur son adversaire, et comme il exagérait un peu les brutalités, les prises irrégulières, semblant avoir oublié que tirer les cheveux, frapper du genou est défendu en France, cela lui valut deux avertissements de René Michot. Car René Michot arbitrait et l'on peut dire que l'ex-champion de France de force ne s'en laissa imposer ni par les lutteurs, ni par le public. Ce rappel à l'ordre eut le don de rendre encore plus rageur le Portugais qui enlevait la première manche après 20 minutes de combat sur une prise d'épaule au tapis.

Malgré les coups, malgré les protestations de Perreira, qui « pestait » contre les cordes pas assez tendues à son gré, contre l'arbitre, Koloff mit à peine 9 minutes pour s'attribuer la seconde manche par un retournement de bras. La belle fut aussi rapidement menée,

et une ceinture de côté doublée d'un ciseau de tête permettait à Koloff de triompher et de reconquérir son titre.

Charles Rigoulot, luttant très correctement, a confirmé ses progrès en faisant match nul avec le Russe Kwariani. Les deux hommes seraient à revoir sur une distance beaucoup plus longue que leur dernier combat fixé à 30 minutes. D'autre part, blessé à l'arcade sourcilière, Charlot ne put se donner à fond et eut également la malchance de voir deux fois Kwariani s'échapper aux cordes sur des ceintures avant de la plus belle facture.

Rentrée victorieuse de Bob Grégory

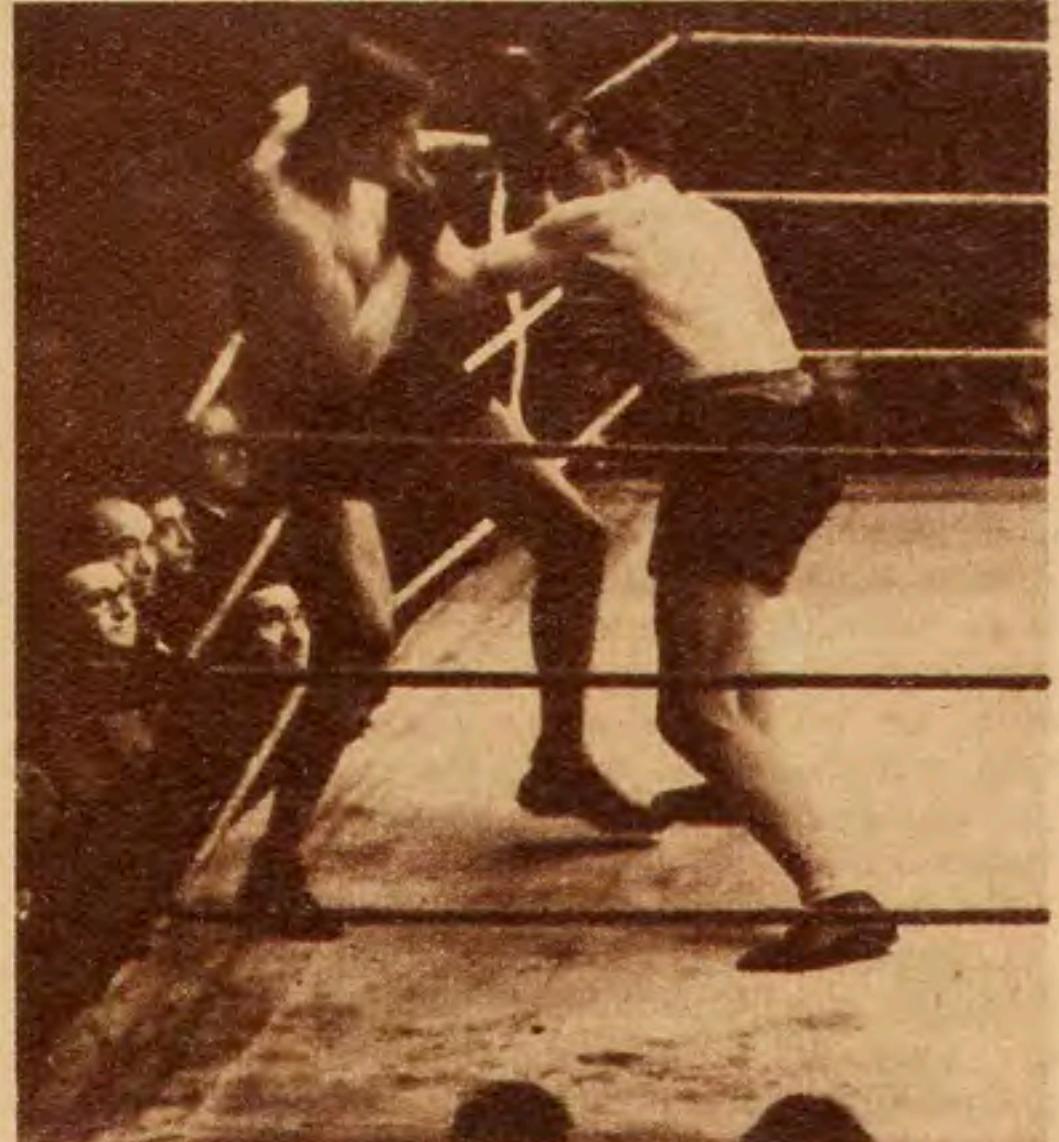
Vedette du catch et vedette mondaine, le poids moyen britannique Bob Grégory, futur mari de la princesse Baba, fille du Rajah de Sarawak, vient de faire une brillante rentrée à Paris. Pour son premier match de la saison, Grégory rencontrait à l'Elysée-Montmartre Freymont, avec qui il avait fait l'an dernier match nul en 20 minutes. Toute la presse avait vanté les grandes qualités du bel Anglais et celui-ci ne déçut pas, fournissant un magnifique combat et forçant deux fois notre compatriote à l'abandon. Après 27 minutes de combat, une double torsion de pieds effectuée avec les jambes obligeait Freymont à l'abandon, et par ce même procédé Grégory gagnait la seconde manche en 5 minutes. Le catcheur britannique est toujours le merveilleux acrobate qu'on vit l'an passé. Rapide et scientifique, sa façon de lutter tire beaucoup plus sur le jiu-jitsu et l'acrobatie que sur le catch. Elle n'en est toutefois que plus spectaculaire.

Le nordiste Ghewaert, après un combat qui mit en joie l'assistance, obtint le match nul en face du Hongrois Vari. Le match fut fertile en incidents divers, mais loin d'être de qualité. Une mention spéciale à Pierlot qui, en faisant match nul avec Nygren, affirma de réels progrès.

RENE MOYSE.

SI peu de gens croyaient au succès de Primo Carnera dans l'examen qu'en lui faisait subir jeudi à Wagram, un énorme public avait tenu à assister aux épreuves. Elles furent concluantes. Primo Carnera bien battu par un solide poids lourd qui avait l'air, à ses côtés, d'un enfantlet, devra remiser ses derniers espoirs et ses gants. Pourtant il ne déçut pas tant que cela des gens avertis qui n'attendaient pas de lui des merveilles. Il fut maladroit, mais est-ce là un défaut subit ? Nous n'avons jamais vu en lui un champion de boxe toutes catégories digne de ce nom. Il avait simplement les avantages d'un gigantisme profitable en certaines occurrences. Sa valeur pugilistique était une valeur somme de taille et de poids. C'est ainsi que, devant di Méglio, si ses moyens étaient diminués, s'il avait le souffle court, si ses jambes étaient complètement défaillantes, il n'avait par ailleurs pas beaucoup perdu de ces qualités de pugiliste qu'il ne posséda jamais à un honnête degré. La cause semble entendue. L'ancien champion du monde pourrait revenir à ses toutes premières amours et essayer de la lutte... Mais notre compétence ne nous permet pas de lui donner un semblable conseil.

Bien que Carnera n'ait pas été un adversaire des plus redoutables — le seul coup net qu'il porta toucha l'arbitre Pecqueur et le fit à peine sourciller — il n'était pas sans danger ou sans mérite de manœuvrer cette masse puissante. C'est pourquoi il faut féliciter di Méglio de sa décision, de son ardeur et de son entraînement. Il put certes ressentir la fatigue d'une telle lutte. Il le laissa à peine voir. Et cela n'embranla jamais sa volonté. Pour le reste, il avait en son manager, Kid Francis, un conseiller de valeur. Après ce succès, di Méglio songe à devenir champion de France. Pourquoi pas ? Il est sur la voie. Et comme Lenglet va bientôt revenir, il y aurait sans doute une intéressante explication entre le Marseillais et le Parisien américain. Toutefois il semble manquer quelque chose au



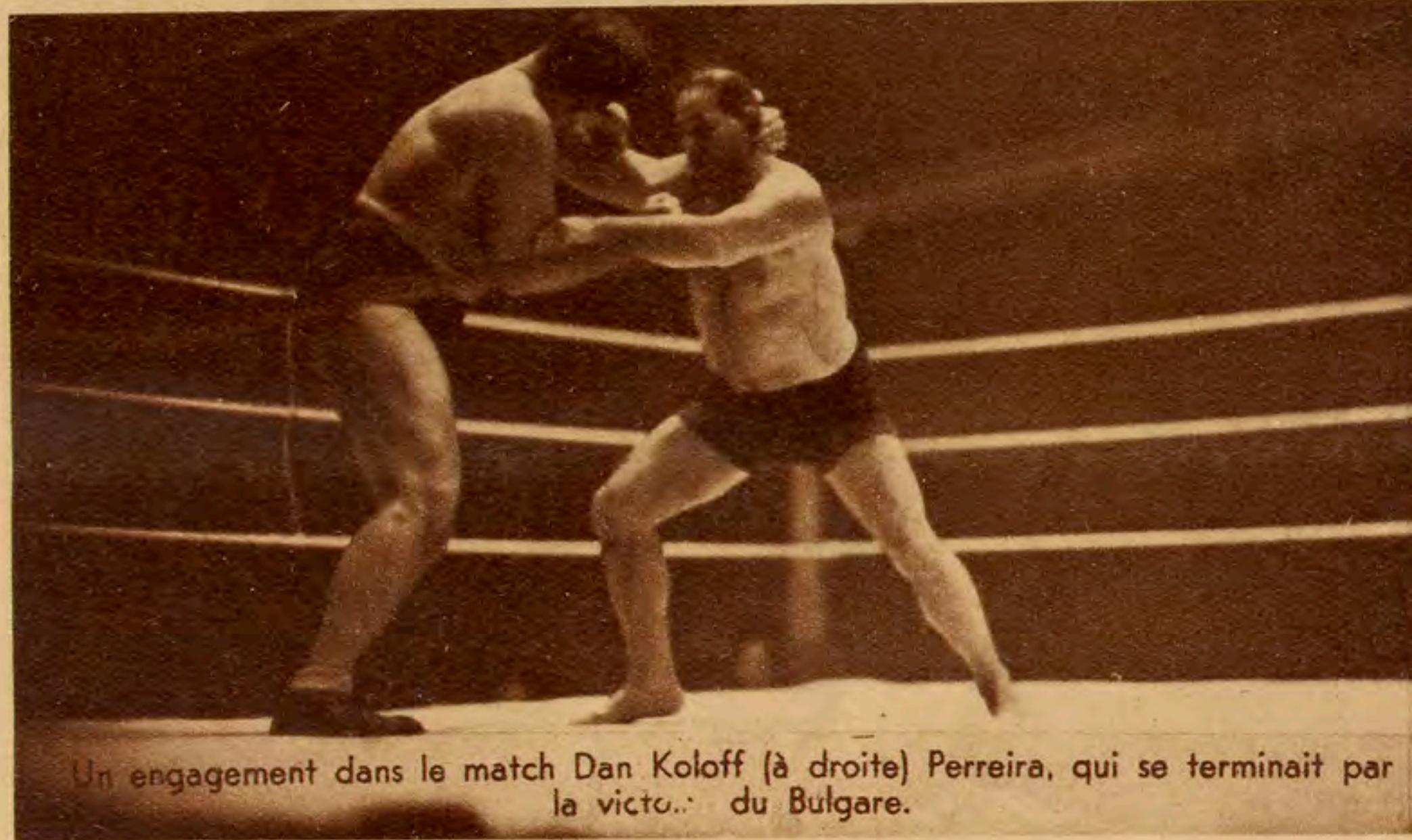
WAGRAM. — Carnera, acculé dans les cordes, est déséquilibré par di Méglio.

boxeur phocéen : le punch, et c'est une grave lacune dans sa catégorie.

La tentative de rentrée de Primo Carnera était la grande attraction de la semaine. Son combat était encadré de matches de poids lourds où nous retrouvions peut-être trop d'anciennes connaissances, mais où nous eûmes plaisir à voir un nouveau, Francis Jacques, le légionnaire, qui pourrait, plus tard, dire son mot, semble-t-il.

Par ailleurs, le puissant Rebel s'est brillamment revanché, sur Buratti, des ennuis qu'il connaît outre-mer. Et maintenant, attendons l'ouverture, qui se précise, de la grande saison.

JEAN DE LASCOUMETTES.



Un engagement dans le match Dan Koloff (à droite) Perreira, qui se terminait par la victoire du Bulgare.

George Eyston a battu le record

L'Anglais George Eyston attendait depuis deux mois que les conditions atmosphériques s'améliorent ; il attendait, avec une égale impatience, que l'embarquement de sa voiture fût en état de supporter l'effort qui lui serait demandé, pour faire une tentative officielle contre le record du monde de la plus grande vitesse, au volant de sa voiture « Thunderbolt » (Coup de Tonnerre), sur la piste naturelle d'un lac desséché situé à Bonneville Salt, aux Etats-Unis.

Et puis, jeudi dernier, son jeu se paraît de tous ces atouts. Au surplus, si le ciel était chargé de nuages, le vent était nul, et c'est ainsi, dans les meilleures conditions possibles, qu'il s'élança à la conquête du plus beau record dont puisse se targuer son compatriote Malcolm Campbell.

« Thunderbolt » démarra avec toute la puissance que lui confèrent ses deux moteurs Rolls-Royce, à compresseur, de 4.700 C.V. On vit la voiture suivre avec une scrupuleuse attention la ligne noire qui était tracée sur la blancheur du sel et puis, bientôt, les pipes d'échappement crachèrent d'énormes flammes...

Le moteur tournait alors à plein régime et tirait la voiture à une vitesse record... Lorsque Eyston arriva dans la zone de chronométrage, la voiture atteignait une telle vitesse que le premier kilomètre dans le sens nord-sud fut effectué à 491 km. 798. Le mille fut couvert à 491 km. 396... Mais Eyston avait déjà, au cours des semaines passées, connu la même joie et il n'ignorait pas qu'il lui fallait refaire en sens inverse le même parcours pour que son record soit homologué. Il changea donc les pneus avec rapidité et prit un nouveau départ... dans le sens opposé.

Cette fois, les officiels respireront. Les chronomètres accusèrent pour le kilomètre une vitesse de 512 km. 657, et pour le mille une vitesse de 511 km. 352, ce qui, en additionnant les temps, donna comme moyenne horaire : le kilomètre à 502 km. 442 de moyenne horaire ;

le mille à 501 km. 178 de moyenne horaire. George Eyston avait donc réussi dans sa tentative, magnifiquement, puisqu'il améliora de plus de 16 kilomètres le précédent record. Il en a été, certes, très satisfait, ce qui ne l'empêcha pas néanmoins d'annoncer, à sa descente de voiture, qu'il allait, dès son retour en Angleterre, préparer un nouvel assaut contre son propre record.

— Je suis pour peu de chose dans cette réussite, précisait-il ensuite, avec une certaine modestie, et je rends responsables de ce succès les neuf « boys » qui, depuis des mois et des mois, travaillent à la mise au point de mon bolide.

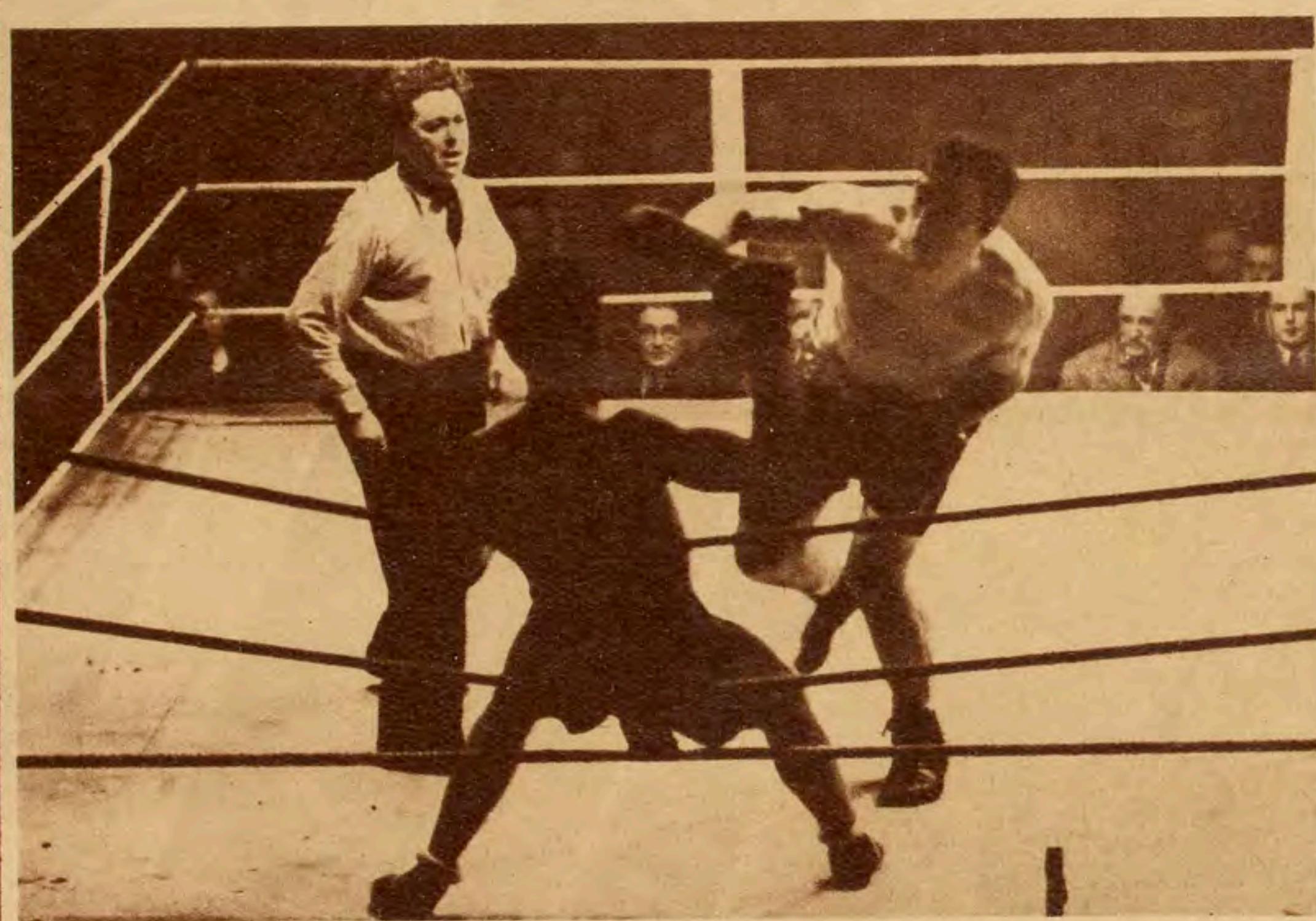
L'hiver arrivant, il ne faut plus compter sur une nouvelle tentative d'Eyston, d'autant qu'il a annoncé qu'il passerait les fêtes de Christmas à Londres, avec sa femme et ses enfants. Mais l'an prochain il reviendra et, cette fois, il aura pour adversaires son compatriote Freddy Dixon qui a préparé une bien curieuse voiture pour battre ce record, un Américain fort décidé à rattraper aux Anglais cette sorte de suprématie et enfin — qui sait ? — sans doute un ou deux Allemands qui, s'ils ne disent rien, n'en pensent pas moins... n'est-ce pas, Rosemeyer, vous qui avez, avec une voiture infiniment moins puissante, réalisé, sur une route normale, une vitesse supérieure à 406 kilomètres !

Je ne voudrais pas reprendre le vieux axiome « A quoi cela peut bien servir ? », si un aimable correspondant ne m'avait une fois de plus posé la question. Oui, à quoi cela sert-il ?

Ce record sert tout simplement à démontrer à quel point l'on peut reculer les limites du courage humain ; il sert à prouver la résistance des aciers et aussi, et surtout, le degré de perfectionnement auquel l'industrie du pneumatique est arrivée.

Et ceci doit être pour Dunlop, qui équipait la voiture d'Eyston, un précieux encouragement.

GEORGES FRAICHARD.



WAGRAM. — Carnera vient de pousser di Méglio dans les cordes. Celui-ci, catapulté, va prendre en défaut le géant et le toucher durement.

Les pieds dans le plat

Le Très Honorable Mr. Wakefield est député aux Communes. C'est un titre. Il fut capitaine de l'équipe de rugby d'Angleterre. C'est une référence.

Il a donné à mon ami Gaston Bénac une de ces interviews qui font époque dans la vie d'un homme.

Le Très Honorable Mr. Wakefield a exposé sans ambages que les Britanniques avaient cessé de jouer avec nous au ballon ovale parce que nos grands rugbymen donnaient dans un amateurisme de plus en plus marqué et se complaisaient dans une brutalité de plus en plus percutante.

Il a ajouté, dans un esprit de haute courtoisie internationale, que, depuis la rupture des relations rugbystiques entre les deux côtés du Channel, nous n'avions cessé de corriger nos erreurs et qu'il ne fallait pas abandonner l'espoir de voir, quelque jour, avant la fin du siècle ou après l'an 2000, les équipes à la rose, au poireau, au chardons et au trèfle accepter derechef d'affronter le mal de mer ou le mal de l'air pour revenir donner la leçon aux défenseurs du coq qui seraient alors auréolés d'une virginité morale éblouissante et qui se conduiraient sur le gazon des stades sans plus de méchanceté que de tendres agneaux folâtrant dans l'herbe des prés, parmi les pâquerettes et les boutons d'or.

Que tout ceci me semble idyllique !

Et comme je comprends le président Dunon quand il déclare ensuite :

— Vous voyez bien que ce sont des gentlemen et qu'ils ne m'en veulent pas personnellement !

M. Lanteirès, lui, s'avise que les fautes contre l'amateurisme et contre le « fair play » sont toujours commises dans les mêmes régions et dans les mêmes clubs. Eh ! eh ! C'est bien possible. Qu'on supprime donc ces régions et que l'on dissolve ces clubs ! Et si ne reste qu'un quinze, au moins il sera pur comme le bébé que l'on berce.

Dors, mon p'tit quin-quin !

Mais la phrase définitive, la sentence historique, a été prononcée par M. R.-M. Rolland que j'ai trop souvent critiquée pour ne point aujourd'hui lui tresser des louanges.

— Il était inadmissible, a dit l'éminent trésorier de la F. F. R., que la même maison vend à la fois du charbon et des bonbons.

Le charbon, à ses yeux, c'est, s'imagine, le professionalism, et les bonbons, ce sont les amateurs.

Je crains que cette comparaison, si elle enchaîne les Anglais, « because » les bonbons, ne soit mal jugée par les Gallois dont l'industrie nationale est justement le charbon. Cela peut provoquer un nouvel incident et M. R.-M. Rolland n'aura pas alors bonne mine... (d'anthracite !).

Cependant, un joueur de rugby à XIII, qui reçoit chaque mois le paiement normal de son labeur sportif, m'a confié :

— M. R.-M. Rolland ne nous désoblige pas en s'exprimant de la sorte... Les bonbons, n'est-ce pas, on les suce, tandis que le charbon, ça rchauffe !

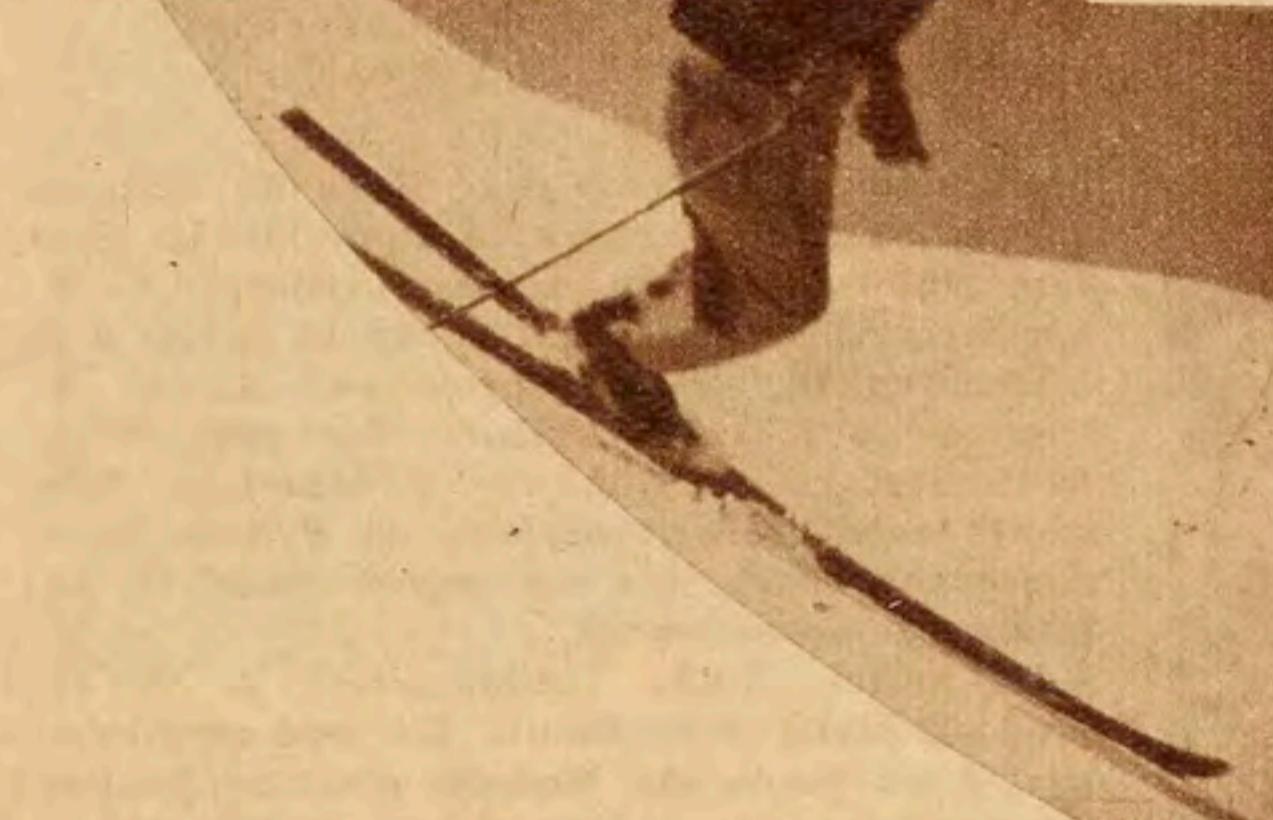
Et, dans une simplicité, j'ai constaté que le bon sens parlait par la bouche de ce joueur si légitimement amateur... de « braise ».

GAUTIER-CHAUMET.

SKI FRANÇAIS



1.



Chacun fait du ski, pour ainsi dire, comme il se comporte en général, en somme, un peu comme nous avons chacun notre façon d'écrire, tout en utilisant, tous, les mêmes moyens d'écriture. Bref, chaque skieur a un style personnel, des mouvements que lui commandent son corps, son poids, sa force, sa taille, toutes ses dispositions physiques et morales.

Mais, tout de même, on est obligé de retenir que le progrès surgit du creuset que la compétition représente et du formidable travail technique qu'elle provoque.

Il appartient donc à ceux qui dirigent la jeunesse, qui dirigent un sport comme le ski, de s'attacher à l'étude constante du développement de la compétition et de sa portée jusque dans ses moindres détails.

C'est un point que l'on a peut-être trop né-

*Nous avons le plaisir de donner ici l'introduction encore inédite du livre d'Emile Allais et Paul Gignoux, *Ski français*, qui précise parfaitement le sens de cet ouvrage des plus intéressants.*

Le besoin d'un nouveau livre sur le ski se faisait-il sentir ? Sans doute, et notre justification se trouve dans le titre même que nous avons donné à ce volume : *Ski français*.

En effet, une longue pratique et une longue observation des choses du ski nous ont conduits à penser que le moment était venu de dégager une technique de l'effort et des résultats mêmes du ski français, et d'introduire une méthode.

Si nous soulignons *technique et méthodes françaises*, ce n'est pas à dire qu'il y a ou qu'il doit y avoir, dans chaque pays, une manière à part de faire du ski. Il n'y a partout, à terrains équivalents, qu'une seule et bonne manière. Mais où chercher et où trouver cette « bonne manière » ? Tout simplement là où les résultats les plus remarquables auront été obtenus.

Or, il n'est pas douteux que les skieurs de France se sont imposé, depuis quelques années, un rude travail de recherche, un effort sportif permanent et qu'ils récoltent aujourd'hui une magnifique moisson. C'est pourquoi nous avons entrepris d'écrire *Ski français*.

Une méthode et une technique ne s'improvisent pas, elles ne peuvent se former que par la pratique et l'expérience.

Or, pour le ski de descente comme pour toute autre activité sportive, c'est essentiellement la compétition qui permet de déterminer les règles d'une technique, puis d'une méthode.

C'est par la compétition que l'on recherche l'extrême difficulté, jusqu'à la limite des possibilités humaines. C'est donc bien, en quelque sorte, la matière la plus riche pour découvrir de façon indiscutable, au dixième de seconde, l'avantage net que procure telle ou telle technique.

Toutefois, ce n'est simple qu'en apparence. Analyser pourquoi et comment un champion, un skieur de classe est le meilleur, est chose au contraire très difficile.

11.



12.



FRANÇAIS

ou de vaine exhibition publicitaire. Restitutions-lui son véritable sens, donnons-lui une forme élevée et nous y trouverons toujours de précieux éléments de démonstration.

Notre point de vue, d'ailleurs, n'est pas absolument nouveau. Des travaux importants, des écoles aussi se sont appuyés déjà sur les résultats sportifs.

Par exemple, l'école de l'Arlberg, de Hannes Schneider, fut la première, dans ce sens, à instituer une méthode. Les résultats ont récompensé les créateurs.

Puis, Arnold Lunn a été, à sa manière, un champion de la descente. A la tête des skieurs britanniques, il crée un véritable mouvement sportif qui s'est épanoui dans les courses de descente et de slalom pour aboutir à la définition du ski alpin. Et, sur ce sujet, Arnold Lunn a publié un livre, son *Ski alpin*, qui paraît en traduction française en 1930, à peu près en même temps que les *Merveilles du ski*, de Hannes Schneider. Ces ouvrages resteront de grands classiques du ski.

L'influence de Schneider et de Lunn fut

champion doivent être servilement copiés. C'est, nous l'avons dit, chose impossible, mais il importe de détacher d'un style personnel efficace les mouvements, les éléments de base qui permettent des résultats exceptionnels.

Et si nous tirons ces mouvements de l'expérience même des meilleurs, nous aurons de grandes chances de découvrir des nouveautés.

C'est bien la démonstration que chaque jour le ski enrichit sa technique. Une fois que « nous nous serons frotté les cervelles », comme disait Montaigne, il ne restera plus, alors, pour peu que l'on déduise d'exactes conséquences des découvertes observées, qu'à réaliser la technique « à jour » convenant rigoureusement au ski du moment.

Si nous insistons sur les idées que nous avançons, c'est que trop souvent on est parti de l'Ecole pour tenter de faire des skieurs de grande classe en leur imposant une technique, alors que c'est au contraire aux champions, bref aux meilleurs, qu'il faut demander la vérité, la technique, qu'on appliquera ensuite dans une méthode appropriée.

L'enseignement actuel peut se comparer parfois à un imbuvable cocktail de principes pris dans les écoles différentes, et insuffisamment éprouvés. D'autres fois on se trouve en présence de copie servile, faite sans esprit critique, ce qui dispense de tout effort de recherche.

Et dans cet ordre d'idées, on a pu aller jusqu'à refuser au ski de compétition son rôle créateur, au lieu d'en faire en quelque sorte le pilote de la méthode.

Or, ce n'est pas la floraison des écoles et des méthodes de ces dernières années qui a influencé la compétition ; c'est à celle-ci, au contraire que revient le mérite d'avoir imprimé au ski un courant moderne. Mais il a fallu du temps pour qu'on se rende enfin à cette constatation.

Le ski est un sport de jeunesse, il est aussi un sport jeune, sa technique évolue constamment.

1. Christiania pur.
2. L'avance du corps fait mordre l'avant des skis qui forme pivot.
3. Position d'appel du mouvement de rotation pour un Christiania pur dans le sens de la pente.
4. Rappel des jambes sous le corps pour alléger les talons.
5. Position générale à mi-exécution.
6. Fin d'exécution vue de l'intérieur du virage.
7. Fin d'exécution vue de l'extérieur du virage.
8. Mouvement d'appel, l'épaule intérieure, par rapport au virage, est légèrement plus haute que l'autre.
9. Les mains restent symétriquement disposées pendant toute la durée du virage.
10. Au milieu du virage, les épaules sont dans le même plan.
11. A la fin du virage, l'épaule extérieure est la plus haute.
12. Position à l'instant où va commencer l'allègement et au début de la rotation après l'appel. Le bâton ne doit qu'effleurer la neige, la paume de la main étant tournée vers le sol.

alors décisive. Arnold Lunn fut sans doute le plus remuant, et c'est lui qui, sur le terrain international, fit admettre officiellement les épreuves de descente et de slalom. On peut donc le considérer comme le père de la compétition alpine.

Qu'on y réfléchisse ; il y a dix ans à peine, on accusait Lunn de vouloir torpiller le ski en introduisant des courses extravagantes et, en particulier, pensez-y, ces épreuves de slal-



Donnons alors à la technique la place très grande qui lui revient.

Nous proposons donc de renverser les données du problème, de partir nettement des grands résultats sportifs comme source créatrice de technique et d'en tirer une très large application pratique pour l'enseignement général.

Le point de vue de 1937 ne peut plus être le point de vue de 1930. La dénivellation à la minute de course était de moins de deux cents mètres en 1930 ; elle dépasse actuellement trois cent cinquante mètres. Pourtant les skieurs de 1930 avaient le même cran, le même désir d'arriver que ceux de 1937.

Il faut donc admettre qu'il y a quelque chose de changé ; c'est tout simplement la technique qui s'est prodigieusement améliorée.

Et ici nous répondrons à ceux qui tiennent encore que la « technique de compétition » est trop spéciale et qui ajoutent : « c'est une technique de vitesse, rendue possible par la vitesse seulement ; elle ne peut être appliquée ni en tourisme, ni en montagne, et encore moins enseignée aux débutants ».

C'est un paravant trop commode, et qui dispense de l'effort de renouvellement. De plus, l'objection part du point de vue qu'il y a une « technique de compétition » alors qu'à la vérité il n'y a qu'une technique tout court, comme nous le démontrerons dans ce volume.

(Voir la suite page 15.)

gligé jusqu'à présent, et pourtant ce devrait être le rôle suprême de la compétition que d'être utilisée pour aboutir à des conséquences théoriques et pratiques, permettant non seulement de mesurer des progrès, mais d'apprécier exactement l'efficacité d'une technique.

On perdrat son temps à faire de la compétition uniquement un élément de kermesse

RUGBY

CETTE journée de dimanche, qui, soit dit en passant, marquait à peu près la mi-course de la lutte pour le challenge du Manoir, n'apporta pas de résultats très sensationnels.

La rencontre la plus importante opposait au compte de la Poule A les équipes de l'A. S. Montferrandaise et du R. C. Narbonnais. L'A. S. Montferrandaise avait en cette affaire à conserver un palmarès vierge de toute défaite et, d'autre part, le R. C. Narbonnais ayant battu l'A. S. Carcassonnaise le dimanche précédent, avait beaucoup à gagner en marquant un nouveau succès. C'est donc animés du plus grand désir de vaincre que les Languedociens s'en furent à Montferrand affronter le quinze auvergnat. La lutte fut très serrée et, finalement, l'équipe montferrandaise enleva la décision par 3 points à 0. On voit par là que les Narbonnais ne manquèrent que de peu l'occasion de faire chuter pour la première fois leurs adversaires.

Les autres matches disputés au compte de la Poule A furent en général assez serrés. Du reste, ils permirent au Racing Club de France de confirmer le beau rétablissement



RUGBY XV. — CLERMONT-FERRAND (par belino). — CHALLENGE YVES-DU-MANOIR. — A. S. MONTFERRAND. R. C. NARBONNE (3-0) : Le jeune demi de mêlée narbonnais Altèze vient de se saisir du ballon et va dégager son camp menacé, sans que les Montferrandais réagissent. On reconnaît de gauche à droite : Escaffre, Paul, Cognet, Ermény, Lombarteix, Altèze et Bellot (11).



RUGBY XV. — BORDEAUX (par belino). — CHALLENGE YVES-DU-MANOIR. — AVIRON BAYONNAIS-STADE BORDELAIS (10-0) : A quelques mètres de la ligne de buts bordelaise, sur touche courte rapidement jouée, le demi de mêlée bayonnais ouvre directement sur ses lignes arrières. On reconnaît parmi les joueurs des deux équipes, de gauche à droite : Arotça (mains aux hanches), Duffourcq, Ladeuch, Jauréguiberry, Landès.

qu'on signale chez eux depuis quelques dimanches, en battant par 9 point à rien l'équipe du C. A. Briviste sur son propre terrain.

La défaite de l'A. S. Carcassonnaise par le S. U. Agenais fut loin d'être un désastre. En effet, l'équipe d'Agen ne gagna son match que par 5 points à 3, cependant que l'affaire se discutait sur le terrain de Carcassonne. On doit estimer d'autant plus le succès des visiteurs qui, d'ailleurs, fait supposer que l'A. S. Carcassonnaise a sensiblement faibli depuis quelques dimanches. L'Aviron Bayonnais n'envisageait pas sans quelques inquiétudes son déplacement à Bordeaux. L'équipe du S. B. U. C., en dehors de la valeur qu'elle affirma ces temps derniers, avait l'avantage de jouer dans son décor habituel et tout cela était bien pour justifier, dans une certaine mesure, les craintes bayonnaises. N'importe, les Basques se tirèrent d'affaire à leur honneur en marquant 10 points à 0, ce qui correspond à peu près à ce qu'on pouvait prévoir.

Le Stadoceste Tarbais, battant Bégles par 11 points à 5 est encore un club qui confirme l'impression d'être en plein rétablissement.

Enfin, pour en terminer avec la Poule A, notons que le Stade Nantais, en déplacement à Biarritz, dut faire une excellente partie pour n'en sortir vaincu que par 5 points à 0. En somme, le Stade Nantais continue à justifier la distinction qu'on lui fit en l'admettant pour la première fois à participer à la com-



RUGBY XV. — STADE JEAN-BOUIN. — CHALLENGE YVES-DU-MANOIR. — STADE TOULOUSAIN-C. A. S. G. (6-3) : Un départ classique des lignes arrières toulousaines aboutit à l'aile droite ; le trois-quarts centre Grange, qui a réussi à attirer sur lui la défense adverse, transmet le ballon au jeune ailier Auriach. De gauche à droite : Auriach, Lavielle, Grange, Manchon, Dumoulin.

pétition dotée du challenge Yves du Manoir. Passons maintenant à la Poule B. La Section Paloise, sur son terrain, reçut le C. S. Vienne et le renvoya battu par 14 points à 0. Désidément, les performances du C. S. Vienne sont, cette saison, des plus décevantes. A ce train-là on se demande comment feront les champions de France pour conserver leur titre ou même pour le défendre honorablement.

Le match Stade Toulousain-C. A. S. G., joué au stade Jean-Bouin, fut une excellente partie au cours de laquelle l'équipe toulousaine révéla une valeur qu'en général on ne supposait pas aussi grande. Le jeu de ses avants fut particulièrement remarquable. Tant en mêlée que dans le jeu ouvert, il s'affirma supérieur à celui des avants parisiens.

A vrai dire, l'équipe parisienne marqua au cours des dix dernières minutes un réveil extraordinaire. A tel point qu'on put se demander si elle n'allait pas au moins obtenir le match nul.

Le F. C. Grenoble, en déplacement à Perpignan, fut battu par 9 à 0, ce qui, somme toute, est un résultat normal. De même, on peut dire de la victoire que le Lyon Olympique s'assura, par 18 points à 6, sur le C. A. Périgueux et du succès que le R. C. Toulousain remporta, par 11 à 9, sur l'A. S. Bittoise. Enfin, il est à signaler que le R. C. Chalonnais affirma une fois de plus les brillantes qualités de ses lignes arrières en triomphant, par 18 à 0, du Stade Français.

CHARLES GONDOUNIN.

CHEZ LES TREIZE

ON ne peut dire que la lutte pour le Championnat de Rugby à Treize soit monotone.

Chaque dimanche la marque en effet d'un certain imprévu. Il y a huit jours, on enregistrait la défaite de la Côte Basque par le Treize Catalan. Ce dernier dimanche, il faut noter l'échec subi par l'équipe de Lyon-Villeurbanne devant celle de la Côte Basque.

Après cela, notons la brillante victoire remportée par le Treize Catalan à Albi, contre le Racing Club local. Ce succès se chiffra par 12 points à 3, ce qui indique bien le beau retour de forme accusé depuis quelques dimanches par l'équipe catalane.

Entre Bordeaux et Pau, la lutte fut aussi sévère que l'indique le score, qui se chiffra par 9 points à 8 en faveur du treize bordelais.

Le C. A. Villeneuve, pour sa part, avait affaire à Toulouse XIII, et cela semblait, pour les Villeneuvois, une partie assez facile. Il n'en fut pas exactement ainsi en réalité, car ce n'est que par 11 points à 8 que l'équipe de Villeneuve réussit à battre celle de Toulouse. Somme toute, défaite très honorable et qui montre que le treize de Toulouse commence à prendre de la bouteille.

En revanche, impossible de faire la même observation au sujet de Paris XIII, qui s'en fut à Roanne pour en revenir chargé de 46 points à 5.

APÉRITIF GÉNÉREUX POUR LE CORPS
MARQUE GÉNÉREUSE POUR LE SPORT

BYRRH

consacrée par an DEUX MILLIONS
aux sportifs.



RUGBY XV. — STADE JEAN-BOUIN. — CHALLENGE YVES-DU-MANOIR. — STADE TOULOUSAIN-C. A. S. G. (6-3) : La lutte est rude entre les avants des deux camps : le Parisien Manchon « cravaté » par Delqué, « ceinturé » par Lougarre, a bien du mal à se débarrasser du ballon, mal soutenu par ses partenaires. On reconnaît de gauche à droite : Delqué, Faure (1), Lopez (1), Théveniault, Delqué (serre-tête blanc), Lougarre (3), Manchon et Fabre.



RUGBY XV. — STADE JEAN-BOUIN. — CHALLENGE YVES DU MANOIR. — STADE TOULOUSAIN-C.A.S.G. (6-3). — Le temps ne se prêtait guère au jeu à la main, les avants toulousains, dédaignant le classique dribbling, esquissent néanmoins un départ en passes courtes qui ne manque pas d'allure. Lougarre fonce, soutenu par ses coéquipiers. On reconnaît, de gauche à droite : Gabaston, Thomas, Théveniault, Manchon, Fabre, Lougarre, Delqué et Lopez.

AU LONG DES BALUSTRADES DU VEL' D'HIV'

QUE d'Italiens, hier, au Vel' d'Hiv'... Des Italiens de toutes classes, des exilés volontaires et des proscrits ; de tous genres, des gros et des maigres, des petits et des grands... Et qui crièrent tous : « *forza!* » avec le même enthousiasme, la même fougue, la même foi !

Au début de la réunion, cependant, on ne les entendit guère, car Archambaud, irrésistible après un départ foudroyant de Guerra, rejoignit l'ancien champion d'Italie un tour avant la cloche. Il n'en fallut pas davantage pour que le Vélodrome, dans son ensemble, fut mis en joie, et la colonie italienne attristée, quoique l'un de nos confrères fit remarquer :

— Que voulez-vous, c'est l'âge qui parle, pour Guerra...

★

REFLEXION pertinente, mais qui n'était plus de mise quelques minutes plus tard, lorsque Richard, avec le sourire, eut réglé le sort de Bartali.

Dieu ! que Richard fut aimable avec Bartali ! On le sentait décidé à ne pas l'écraser, et, de fait, il eut beaucoup de peine à se décliner à le rejoindre lorsqu'il fut derrière lui. A ceux qui s'en étonnèrent, Richard répondit simplement :

— Oh ! que voulez-vous, rien ne sert d'être méchant. Et puis, je n'ai pas voulu me fatiguer. J'ai à courir l'américaine.

Nul n'osa lui rappeler qu'il avait été moins prévenant avec Archambaud, l'autre dimanche.

★

La présentation de Charles Pélissier fut parfaite : maillot blanc, gants immaculés, casque verni. Il eut son petit succès, surtout lorsque, après quelques tours, il prit la tête de la course derrière motos commerciales. Mais la fin fut moins brillante. Charles s'éteignit tout doucement, comme la lampe qui manque d'huile, et, au fur et à mesure qu'il faiblissait, la foule devenait plus hurlante, plus violente. Charles se releva sous les huées. Le public parisien ne badine pas avec les rentrées. Il les veut parfaites, et il faut reconnaître que le « benjamin » ne lui donna pas satisfaction.

Mais, dans l'américaine, Charles Pélissier se racheta, retrouvant tout aussitôt les faveurs de la foule. Le Parisien n'a pas de rancune, et c'est d'ailleurs bien mieux ainsi. Aux petits noms d'oiseaux succédèrent les : « Allez Charlot ! » de la grande époque.

Après le couac, il est vrai, le ténor refilait la note... bien gentiment, comme son ami Tino Rossi.

★

TRES sérieusement, Charles Pélissier fut bon dans l'américaine. Il lui faut seulement se réadapter aux efforts. Il n'y a qu'un moyen : courir, courir. Et Charles s'y emploie...

★

EN principe, c'était hier la dernière sortie d'Antonin Magne avant le grand repos hivernal. Il la voulut bonne et, bien qu'il eût couru la veille à Bruxelles, il s'appliqua à la tâche avec son sérieux habituel. A tous les sots surnoms qui ont été attribués à Antonin Magne, depuis « Tonin le Taciturne » à « Tonin le Sage », nous proposons de substituer : « le Père la Conscience ».

En voilà un qui lui va comme un gant.

Sur le bord de la piste, mélancolique, S. Robert Grassin :

« Je les envie, tous ces hommes-là, car ce seront bientôt mes adieux. Et j'ai gros cœur ! »

Puis, trépignant brusquement :

« Allez Introzzi. Allez Romanatti... »

★

PARCE qu'il faut vous dire que tous les coureurs s'intéressent, depuis leurs débuts, à Introzzi-Romanatti. Ils trouvent en eux à la fois une telle candeur et une telle volonté qu'ils se montrent admiratifs après avoir été amusés.

Ruser ? Introzzi et Romanatti n'y songent pas. Ils pédalent... en force, sans chercher à comprendre, désirant toujours être en tête du peloton pour l'emmener. Ainsi se détachent-ils, sans même s'en rendre compte. Des locomotives infatigables. De beaux athlètes qui ont non seulement conquis leurs pairs, mais aussi les spectateurs du Vél' d'Hiv', qui aiment bien les gars ne redoutant pas « la grosse ouvrage ».

★

LES Français ayant match gagné avant l'américaine, celle-ci fut courue avec un esprit d'équipe tout relatif. C'est ainsi que Richard-Lesueur et Archambaud-Mithouard se livrèrent un match sévère. Richard d'une part, Archambaud de l'autre, comme on se retrouve... Décidément, les hommes de l'heure ont de la mémoire. Ils doivent, quand ils tiennent l'heure, penser à tant de choses aussi, qu'il est normal qu'ils s'en souviennent.

Tout sur la fin, pourtant, l'esprit d'équipe fut favorable à Richard-Lesueur. Ils prirent un tour qui leur donna la victoire. Il était temps : les associations Archambaud-Mithouard et Introzzi-Romanatti avaient chacune un point de plus que Richard-Lesueur, team d'un jour.

A sa descente de machine, Richard était rayonnant : « Dimanche prochain, avec Mihel Pecqueux, vous verrez... »

Quant à Lesueur, il était heureux comme

un gosse : « Je viens de prendre une assurance sur l'avenir. »

De fait, nous reverrons Lesueur souvent, et avec le plus grand plaisir, ainsi d'ailleurs que Mithouard et Fournier, en condition physique magnifique l'un et l'autre, et qui ont bien contribué au net succès des Français sur les Italiens dont le plus brillant a été Battesini.

Au fait, pourquoi n'a-t-on pas invité, pour dimanche prochain, dans l'américaine, ni Fournier, ni Mithouard ?

GEO TYZOR.

GUILHAIRE

A TRIOMPHE A PUTEAUX

Tous les dimanches, maintenant, les fervents du cyclo-cross s'en donnent à cœur joie.

Hier, à Puteaux, on vit non seulement les meilleurs spécialistes parisiens, mais aussi plusieurs provinciaux de valeur, dont le Lillois Vaast, qui fit une excellente rentrée parisienne, puisqu'il finit second derrière Guilhaire.

Guilhaire, qui est surtout un excellent coureur à pied, ne put rien contre Guilhaire, irrésistible, et qui paraissait avoir retrouvé sa forme si brillante d'il y a deux ans. Guilhaire partit où il voulut et c'est nettement détaché qu'il finit devant Vaast, lui-même talonné par Franzil, mis en confiance par son succès du précédent dimanche.

Soixante-deux concurrents étaient au départ, et les hommes de classe eurent quelque peine à se détacher dès le début.

La pluie, ensuite, rendit l'épreuve particulièrement difficile. Elle ne gêna pourtant en rien Guilhaire, qu'on avait décidément tort de classer dans la catégorie des hommes fragiles.

Et pendant ce temps, au Vert-Galant, quelques autres spécialistes s'expliquaient sur un parcours bien tracé, le Belge Vermas-

sen prenant le meilleur dès le premier passage pour n'être plus inquiété.

Les places seront chères, cet hiver, en cyclo-cross. Saunier, Guilhaire, Franzil et Vermassen sont bien au point, et on n'a pas encore eu souvent l'occasion de voir et Oubron et Bertellin qui ont annoncé qu'ils n'abandonneraient pas le cyclo-cross malgré leurs succès en américaine.

G. T.

LE RACOLAGE

C'est la grande période du racolage. On va faire les demandes de licences à l'U. V. F. pour l'année 1938. Seules sont valables en effet les licences de l'année courante ne comportant aucune rature et sur lesquelles figure la signature de l'intéressé. Elles sont demandées au titre individuel parfois ; presque toujours par un club qui s'occupe des formalités nécessaires et qui est responsable de l'identité de ses licenciés. Voici donc le règlement respecté. Mais ce qui ne l'est pas, c'est l'article du règlement qui dit ce que doit être le cycliste de la catégorie « amateurs » et aussi le coureur de la catégorie indépendants. La fédération a depuis longtemps fermé les yeux sur ces entorses au règlement. Elle sait qu'il n'y a pas d'amateurs et que les indépendants le sont assez pour devenir, très volontairement, des prisonniers. A l'impossible nul n'est tenu. La fédération a dû estimer que l'amateurisme était un mythe. Et voilà sa galère...

Mais il est un autre fait qui, en dehors de toutes les réglementations vaines, nous apparaît assez décevant quant à la conception particulière de la moralité qu'il souligne : il s'agit du racolage. Le racolage — on a tant eu à en parler récemment qu'il semble inutile d'insister — c'est le fait d'engager par des moyens frauduleux : offre d'argent, offre de primes kilométriques, qui sont le plus souvent des primes à la malhonnêteté ; appoinements déguisés. Mais en dehors de ces appoinements, qui sont d'un attrait certain, il y a le fait que les jeunes coureurs sont racolés dans des clubs qui ont fait, pour « sortir » leur coureur, des frais qui dépassaient largement leurs moyens. Il s'agissait de la gloire du club qui valait bien un peu de reconnaissance du coureur. On enlève ce dernier comme on enlève une jolie fille encore chez ses parents mais qui comprend bien la vie. Les « ravisseurs » sont quelquefois sévèrement punis. Tel champion dont on voulait faire un champion du monde coûte, en prêts qu'il faut bien consentir pour ne pas le voir quitter le club, pas mal de milliers de francs. Un jeune faux champion, jambes pâles et tête enflée, néglige de rembourser les avances qu'on lui a consenties. Tel autre demande un prêt utile — mais important. Et il s'en va, en ayant toutefois le bon goût de ne pas claquer la porte. Pauvres présidents de clubs ! pauvres supporters ! Vous travaillerez éternellement pour les autres. Mais dites-vous bien que le racolage, qui est le payeur, n'a pas lieu d'être toujours satisfait. On peut même penser qu'il l'est rarement. Il a spécialisé sur une absence de sentiments. Il serait désolant qu'il eût toujours à s'en féliciter. Le racolage ne réussit pas toujours. Et s'il devient, après discussion, du recollage, ce dernier dure peu.

RENE BIERRE.



VEL' D'HIV'. — Quatre coureurs très entourés au quartier, à l'occasion de France-Italie. De g. à dr. : Pélissier, Magne, Speicher et Richard.

Ecrivez-nous... NOUS RÉPONDROUS ICI

Le coin du docteur

A propos d'un accident récent

UN accident récent survenu à une vedette de premier plan, dans un grand cirque parisien, mérite quelques commentaires. Ceux-ci ont pour but d'éclairer nos lecteurs et surtout d'essayer de comprendre les informations surprenantes, et quelquefois contradictoires, qui ont été publiées à ce sujet.

Cet accident de trapèze peut s'analyser en deux éléments : l'accident lui-même, luxation de l'épaule semble-t-il, si l'on en juge par les comptes rendus des gazettes ; la chute dans le filet.

La luxation de l'épaule est caractérisée par le fait que la tête de l'os du bras (humérus) sort de la cavité de « l'os » de l'épaule (omoplate) où, normalement, elle s'articule.

Souvent, en langage populaire, l'on emploie les expressions d'« épaule démise » ou de « dislocation de l'épaule ».

Une traction violente ou, au contraire, une forte poussée en portée-à-faux peut faire céder les ligaments qui contribuent au maintien des deux os. Ceux-ci peuvent alors se décaler l'un par rapport à l'autre. L'accident, s'il n'y a pas de complications, est très douloureux mais sans suites graves. Le traitement consiste à remettre les os en place et à immobiliser ensuite.

Mais — et nous en venons ici au cas de ce trapéziste notoire — si, du fait de la profession du sujet, la traction très violente capable de provoquer cette luxation se répète très souvent, l'intéressé peut présenter une deuxième luxation, puis d'autres... Les ligaments se relâchent et l'accident se produit de plus en plus facilement. C'est là ce que l'on appelle la « luxation récidivante de l'épaule », qui présente l'avantage de se réduire très facilement.

Nous avons un camarade, joueur de tennis, qui, en « servant », se luxe l'épaule de temps à autre, et réduit lui-même ladite luxation.

Venons-en maintenant à la chute. C'est une opinion banale de croire que le filet tendu sous les acrobates est une garantie contre tous risques. C'est là une erreur profonde. Le filet, qui présente forcément une élasticité très marquée, peut provoquer, si la chute n'est pas bien régnée, si le sujet ne tombe pas d'aplomb, une hyperflexion du corps. L'on a vu de nombreuses fractures se produire à cette occasion. Ne signale-t-on pas également quelques cas, très rares heureusement, de déchirure d'une élongation forcée de la colonne vertébrale ?

Toujours est-il que les athlètes qui travaillent avec un filet s'entraînent progressivement à tomber correctement.

Admirez donc nos trapézistes de

haute voltige, et sachons saluer en connaissance de cause leur audace troupe qui est l'apanage glorieux des hommes du cirque.

MARCEL JEAN. — Une hémarthrose est toujours un accident sérieux. Il faut vous reposer longtemps, ne reprendre votre activité sportive qu'après une période (un mois) de rééducation de votre genou (culture physique appropriée). Ensuite, jouer avec une genouillère très serrée ; toujours échauffer votre articulation avant de commencer un match (exercices d'assouplissement, massages, embrocation).

Si, par hasard, votre accident se répète ou si, plus simplement, votre genou se « gonfle » (hydrométrie, épanchement de synovie), vous auriez intérêt à cesser tout de suite la pratique de votre cher rugby.

Dr Philippe Encausse.

■ Georges, buffet de la gare, Metz. — 1^{re} La piste du vélodrome du Parc des Princes mesure 454 m. 54 ; celle du Parc des Sports de Bordeaux, 400 m., et celle de Reims, 333 m. ; 2^{re} J. Berrendero est né à Madrid en avril 1912.

■ Simon. — Il s'agit d'un footballeur honoraire.

■ Deux durs de la rue Sainte-Sophie. — Il est encore trop tôt pour vous fixer définitivement sur la participation d'Antonin Magne au Tour de France 1938, mais il y a de fortes chances pour que Tonin s'aligne au départ au Vésinet.

■ Michael. — Vos mensurations sont excellentes et sont le reflet d'un bel équilibre physique.

■ M. Sacrot. — Adressez-vous au service photographique France-Presse, 100, rue Réaumur, Paris, qui possède la collection de tous les champions.

■ Le canard boiteux. — L'édition 1938 de l'Annuaire du Ring n'a pas encore paru.

■ Marcel Michot. — Le coureur français Guignard fut le premier à dépasser les 100 kilomètres dans l'heure à bicyclette. Dernière grosse moto, à Munich, en 1909, il couvrit 101 km. 823 ; actuellement, le record est la propriété du Belge Léon Vanderstuyft, qui, en 1928, à Montréal, entraîné par Lehmann, réalisa 122 km. 771 de moyenne horaire.

■ Robert. — Il faut être débutant et âgé de 16 ans pour participer au Premier Pas Dunlop. Les inscriptions sont reçues à l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière.

■ Lehideux. — Le brevet sportif populaire comporte plusieurs échelons, suivant l'âge du concurrent. Pour les jeunes gens de 15 à 17 ans, les épreuves prévues sont les suivantes : Course de 60 m. plat : 10 secondes ; saut en hauteur avec élan : 1 m. 10 ; lancer du poids de 5 kilos : 4 mètres ; course de 600 m. plat : 2' 20" ; grimper à la corde avec bras seuls (départ debout) : 2 m. 50. Pour l'année 1938, une épreuve de natation, facultative en 1937, a été prévue.

■ Pur Normand. — L'Olympique Alésien a formé, cette année, son équipe avec les joueurs suivants : buts : Cros ; arrières : Petit et Kovacs ; demi : Attoli, Piast et Schubert ; avant : Lopez, Sas, Mercadier, Kramer et Martin.

■ Pierre Salvandon. — Si vous êtes actuellement militaire au Havre, voyez la Salle Porte, 136, rue du Perrey, Le Havre (S.-I.).

■ Sonja Vincent. — Voici les adresses des clubs qui vous intéressent : F. C. Rouen, 1, place de la Halle-aux-Bis, à Rouen ; R. C. Strasbourg, Nouvelle Bourse du Commerce, Strasbourg ; R. C. Paris, 81, rue Ampère, Paris ; Red Star Olympique, M. Vieuxbled, 13, boulevard de Strasbourg ; Antibes Football Club, 2, avenue Aristide-Briand, Antibes ; F. C. Sochaux, M. Gredy, Automobiles Peugeot, Sochaux ; U. S. Valenciennes, Stade Nungesser, Valenciennes ; A. S. Cannes, 3, quai Saint-Pierre, Cannes.

■ René Joel. — Le boxeur italien Primo Carnera est né à Segus le 25 octobre 1906. Il mesure 2 m. 05 et boit comme poids lourd. Vous avez raison, à ses débuts, qui datent de 1924, le géant boxait alors comme Français.

■ Nicolas Roster. — Le Stéphanois Louis Hostin fut deux fois champion olympique de force, mais fut battu, aux derniers championnats du monde, qui eurent lieu cette année à Paris, par l'Autrichien Nara. C'est, toutefois, prématûrement qu'on a annoncé le passage d'Hostin dans les professionnels. Quant à son prix de 30.000 francs qu'il a reçu de l'Académie des Sports, il en a fait lui-même don.

■ Gigi : Mme M. Bourdon ; R. Crépin ; H. Tréboz : Fradin, à Niort. — Avons transmis aux intéressés.

■ Admiratrice de Gustave Humery, Drancy. — Veuillez nous donner votre adresse pour que nous vous répondions. Nous transmettrons volontiers votre lettre à Gustave Humery.

■ Indiscrète Corse. — Le coureur cycliste auquel vous vous intéressez et que vous nous désignez sous forme de devinette doit être, à notre avis, Jef Scherens.

■ Ducart. — Le polo à bicyclette est régi par l'Union Vélocipédique de France. En vous adressant à son siège, 24, boulevard Poissonnière, à Paris, vous obtiendrez tous renseignements et règlements utiles.

■ Emile de Johnson. — Le record du monde des 100 m. plat est détenu avec 10' 3/10 par 6 athlètes. Les meilleures performances réalisées cette année sur cette distance le furent par Ben Johnson (U.S.A.) et Yoshioka (Japon), en 10' 2/5. Au 200 m. plat, quatre athlètes réussirent, en 1937, 20' 7/10 : Weiershäuser, Carter, Nills et Ben Johnson, tous quatre Américains. Au 800 m., le record mondial fut abaisssé à 1' 49" 6/10 par l'Américain Robinson, qui fut le seul coureur de la saison à couvrir cette distance en moins de 1' 50".

■ Admirateur d'Archambaud, à Lens. — 1^{re} Maurice Archambaud est né à Lens. Maurice Richard, le 23 janvier 1910, à Paris ; 2^{re} Les pistes cyclistes de Paris sont les suivantes : Parc des Princes, 454 m. 54 ; Buffalo et Piste Municipale de Vincennes, 500 m. ; Saint-Denis, 250 m. ; 3^{re} Il n'existe qu'une seule piste couverte, celle du Vélodrome d'Hiver (250 m.).

■ Manager en herbe. — Barney Ross est né à New-York, en 1909.

■ Lucien Meroux. — 1^{re} La Fédération Française d'Athlétisme est issue de l'U.S.F.S.A. ; son siège est 45, rue de Clichy, à Paris ; 2^{re} A chaque réunion officielle, le règlement prévoit, pour les concours, trois juges au moins ; 3^{re} Pour les lancers du

poids et du marteau, le cercle de lance ment doit avoir un diamètre de 2 m. 135 ; pour le lancement du disque, 2 m. 50.

■ Montagnard cycliste. — Le classement du meilleur grimpeur du Tour de France 1937 est le suivant : 1. Félicien Vervaecke, 114 points ; 2. Vicini, 96 ; 3. Sylvère Maes, 90 ; 4. Berrendero ; 5. Vissers ; 6. Lowie ; 7. Gallien et Bartali ; 9. Kint ; 10. Ezquerra.

■ Un Bellevillois. — Joseph Guillemot, qui fut champion olympique de cross-country, est établi cafetier à Paris. Quant à Vermeulen, il est marchand d'articles de sport, 10, faubourg Montmartre, à Paris.

■ Mounier, à Limoges. — Il n'existe pas, en librairie, un livre donnant une biographie détaillée de tous les cyclistes, lutteurs, boxeurs, coureurs à pied, etc. Vous pouvez trouver plusieurs livres dédiés à des champions ou des recueils, mais chacun traitant d'un seul sport. Demandez le catalogue édité par la Librairie de Sports, 10, Faubourg Montmartre, Paris.

■ Un fervent du rugby. — Adressez-vous au Racing Club de France, 80, rue Ampère, à Paris, ou au Stade Français, 11, rue Louis-le-Grand.

■ Roger Mercier. — 1^{re} Vous écrivons directement ; 2^{re} Avons fait suivre à Antonin Magne.

■ Amateur 100 %. — Votre constitution est excellente, mais, sans avoir essayé aucun sport, il est difficile de vous dire dans lequel vous pourrez plus facilement percer. Il vous faut prendre conseil dans un club et, néanmoins, avant de pratiquer en compétition, vous entraîner assidûment.

■ J. Leclerc. — 1^{re} Vous trouverez tous ces renseignements auprès de la Fédération Française d'Athlétisme Féminin, 45, rue de Clichy, à Paris ; 2^{re} Seule, Nicolas fut, au saut en hauteur, finaliste aux Jeux Olympiques de Berlin.

■ Robert Berthier. — 1^{re} Vous pouvez obtenir toutes ces photographies en vous adressant à France-Presse, 100, rue Réaumur ; 2^{re} Votre performance est excellente, trop excellente même, et, à notre avis, il doit y avoir une petite erreur dans les chiffres que vous nous indiquez.

■ Roger Nicolas. — 1^{re} Delfour est né en 1907 ; Di Lorto, qui est considéré actuellement comme notre meilleur gardien de buts, est né en 1909 ; Rio, Nicolas, Ignace, Bourbotté et Keller sont nés en 1913 ; 2^{re} Le premier match France-Allemagne de football eut lieu en 1931, à Colombes, et fut gagné par la France par 1 but à 0. Ajoutons, toutefois, que le but fut marqué contre son camp par l'Allemand Munzenberg.

■ Marcel M., à Lyon. — Le premier match France-Angleterre de hockey sur gazon eut lieu en 1907 et fut gagné par les Britanniques, par 14 à 0. L'année suivante, à Saint-Cloud, nous fîmes jeu égal avec les Britanniques, mais, depuis cette époque, l'Angleterre nous a régulièrement battus.

■ King-Kong. — Votre réponse paraîtra prochainement dans le coin du docteur.

■ Hugues Lufiade. — 1^{re} Vous trouverez tous ces livres 10, Faubourg Montmartre ; 2^{re} Adressez-vous à la F.F.A., 45, rue de Clichy.

■ Jules et Tétène. — Vous faites erreur, il n'y a aucun lien de parenté entre Georges

Thill et Marcel Thill. Le premier est chanteur d'opéra, le second champion du monde de boxe.

■ Le roi de la Fanny. — Le joueur Nicolas, qui joue contre la Hollande dans le dernier match international de football, n'est pas Paul Nicolas, mais Jean Nicolas, du Racing Club de Rouen. Il est né en 1913.

■ Secrétaire du S.C.G. — Pour affilié un club à la Fédération Française de Football Association, il faut adresser au secrétariat de l'association, 22, rue de Londres, à Paris : une demande d'affiliation signée du président et du secrétaire de votre club ; 2 exemplaires des statuts ; 2 exemplaires de la composition du comité ; la date et le numéro de votre déclaration à la préfecture ou sous-préfecture dont vous dépendez et la date d'insertion à l'Officiel ; l'adresse et le siège social et les couleurs de votre club. Il faut également envoyer 15 francs, montant de l'abonnement au Bulletin officiel.

■ Roi de pique. — Guimbard joue ailiers au S.C. Fives. Il est né à Levallois en 1913.

■ L. B. — Le coureur Louis Darragon était né à Vichy le 6 février 1883. Il se tua en course, le 28 avril 1918.

■ Un naturiste. — Vous obtiendrez ces renseignements aux Auberges de la Jeunesse, 15, rue de Valois, à Paris.

■ Un roi de la Bourre. — 1^{re} Henri Delgane est Limousin et fut champion du monde de catch professionnel en battant Stranger Lewis. Il se fit raser son titre par Don George, qui lui brisa la clavicule au cours d'un match disputé à Boston ; 2^{re} La clé au poignet est une prise très dangereuse si elle est portée sur une personne qui ne sait pas en sortir. Trois articulations sont prises et il n'existe que deux manières d'y échapper, soit en se reculant et en faisant verser son adversaire à terre, soit en réunissant les deux mains sur les bras de son adversaire, ce qui annule l'effet de la prise et l'oblige à lâcher. Si celui qui porte la prise est moins fort que son rival, ce dernier peut l'arracher ; 3^{re} Les prises les plus couramment employées en catch sont : clé au poignet debout, double bras à l'américaine, enroulement debout, double torsion de cheville, écartlement, ciseau de bras, ciseau de volée, planchette japonaise, etc.

■ Vrai Servolle. — 1^{re} Dans le jeu de rugby à quinze, il y a « tenu » quand le porteur du ballon est tenu par un ou plusieurs joueurs adverses, de manière que, pendant un instant perceptible, il lui soit impossible de jouer le ballon à la main ou au pied ; 2^{re} Un terrain de rugby doit avoir la forme d'un rectangle, ne pas dépasser 100 mètres en longueur, ni 68 m. 57 en largeur.

Il nous est impossible de donner, dans cette rubrique, des adresses personnelles. Nous faisons parvenir à leur destinataire toute lettre adressée par notre intermédiaire. Ces lettres doivent être mises sous enveloppe timbrée, enveloppe elle-même insérée dans celle qui nous est adressée.

D'autre part, Achille a répondu par lettre à 214 correspondants ayant envoyé des timbres pour réponse.

ACHILLE aux pieds nickelés.

Un champion a créé un stade-gymnase

KID Francis qui fut un de nos plus brillants boxeurs n'a pas abandonné le sport. Il manage des boxeurs, dont di Méglion qui vient de dégonfler, si l'on peut dire, Carnera. Il a, en outre, ouvert une salle de culture physique à Marseille. Et dans l'aménagement de son gymnase comme dans la rédaction du règlement qui préside à ses destinées, l'on retrouve la trace de l'esprit réfléchi, sérieux, sportif, de notre Kid.

Voici précisément ce règlement qui pourrait servir de modèle à d'autres salles. Il y a un peu d'humour et beaucoup de bon sens.

Il est absolument défendu de fumer. Les conversations sont interdites pendant les exercices. Elles se dérouleront sur un ton modéré durant les pauses et devront porter, de préférence, sur des sujets sportifs.

Les personnes étrangères au fonctionnement de l'établissement ne seront pas admises (en spectateurs) durant les séances de culture physique et de gymnastique.



C'est à Marseille que Kid Francis a ouvert un très moderne stade-gymnase dont voici quelques aspects. A gauche : le vestiaire des hommes ; au-dessus, la salle de culture physique des dames, communiquant avec les salles de vestiaire et de douche ; à droite, le coin particulièrement réservé aux boxeurs.

Pendant les cours mixtes, et sous aucun prétexte, les locaux et emplacements réservés aux jeunes filles et aux jeunes gens ne pourront recevoir de visites réciproques. Les exercices auront lieu : pour les dames, en maillot montant, de préférence en short et tricot ou blouse non collants ; pour les messieurs ; en caleçon de bain, de préférence en short ou culotte de football, shorts exclus. En dehors du temps d'exercice proprement dit (repos compris) le port du peignoir est obligatoire pour les allées et venues nécessaires : entrée et sortie des vestiaires, douches et boxes de massage.

A la cérémonie d'inauguration de sa salle, Kid Francis prononça un petit speech, bien dans sa manière et dont nous vous donnons quelques extraits en guise de conclusion :

Depuis l'âge de 14 ans et jusqu'au moment

où j'ai senti mes muscles faiblir, instant atroceusement douloureux, j'ai voulu avec vaillance surmonter la difficulté et vaincre. A travers les Amériques

SKI FRANÇAIS

(Suite de la page 11.)

Toutefois il est possible qu'un coureur de classe puisse compenser par la vitesse une faute de technique qui ne pardonnerait pas à un skieur moyen. Cela prouve simplement que le premier aura su utiliser à temps, de façon naturelle et rationnelle, le mouvement que lui communique la force de la pesanteur.

Mais un très grand skieur peut être une sorte de virtuose et rester un modèle inaccessible dans la pratique. M. Paderewski fait du piano, et notre voisin de campagne en fait aussi. Ils n'ont pas le même succès dans le monde, et pourtant ils pratiquent un certain nombre de règles communes.

Si donc nous prenons les meilleurs comme modèles c'est parce que nous n'avons pas perdu de vue le vieil adage « qui peut le plus, peut le moins ».

Et, pour terminer ce petit débat avec ceux qui veulent que la vitesse soit l'indispensable élément d'une technique supérieure, nous écrivons le seul mot de slalom.

Dans le slalom, en effet, n'est-ce pas le skieur à la technique la plus parfaite qui prendra le plus net avantage ? Il ne s'agit plus de se laisser emporter par la folle vitesse, c'est au contraire celui qui en sera le maître absolus qui se défendra le mieux. Le slalom c'est une sorte de cime dans l'art du virage.

L'objection que le skieur de tourisme évolue dans des neiges de consistances diverses, alors que le skieur de compétition descend sur des pistes homogènes, bref que les conditions sont tout à fait différentes dans un cas ou dans un autre, ne tient pas davantage non plus.

Les grandes courses modernes ont lieu fréquemment, au contraire, dans des neiges très diverses au cours d'un même parcours et dans des conditions de terrain toujours difficiles, plus difficiles que dans la pratique ordinaire de la montagne.

Il est donc bien certain qu'un coureur de compétition qui devra virer dans de telles conditions de neige et de difficultés, ne le pourra que par la perfection de sa technique contrôlée en outre par le chronomètre !

Un skieur de tourisme qui aura acquis, non la virtuosité, mais simplement la technique mise en valeur et éprouvée par le coureur en compétition — et nous prétendons lui en donner les moyens — pourra virer quel que soit son chargement.

Il goûtera alors dans sa plénitude l'ivresse de la descente, et, sur des terrains difficiles, il prouvera sa maîtrise. Son horizon s'élargira et non seulement il ira plus vite, s'il le désire, avec aisance et agrément, mais encore il évoluera dans des conditions de sécurité qui autrement lui feraient défaut jusqu'au danger.

La méthode et la technique que nous allons développer s'adressent donc à tous.

Cette méthode et cette technique françaises sont nées d'un travail sportif intense et s'appuient sur des résultats individuels et collectifs obtenus dans des conditions qui rendent indiscutable la démonstration d'efficacité.

Notre méthode, nous voulons en faire celle du skieur actuel, qui partage ses sorties entre les pistes de téléferiques et la moyenne montagne en décembre, janvier et février, et la haute montagne dans les autres mois de l'année, au printemps en particulier.

La nouveauté de la méthode française, que nous proposons dans ce volume, consiste essentiellement à délaisser certains mouvements qui ne correspondent plus à la pratique actuelle du ski de descente, et nous faisons passer le skieur de la trace directe au chasse-neige, au dérapage et au christania pur.

On voit que nous laissons dans l'ombre le stembogen et le stem-christiania. Pour en arriver là, nous avons bien pesé nos responsabilités et nous nous expliquerons dans les chapitres techniques.

Ajoutons néanmoins ici que, si nous avons abouti à cette méthode nouvelle, c'est que notre technique va se trouver caractérisée par un christania qui permettra d'obtenir les mêmes résultats que par les stems, en supprimant donc une énorme perte de temps dans la formation des skieurs. Notre but est de donner rapidement une technique de descente directe, des moyens d'arrêt et de virage à toutes les allures et dans toutes les neiges.

Et, par surcroit, nous accordons à notre méthode d'incomparables qualités de sécurité. En supprimant certains mouvements, nous avons acquis l'absolue conviction que nous écartons les causes d'une grande part des accidents, des fractures en particulier.

EMILE ALLAIS
et PAUL GIGNOUX
en collaboration avec G. BLANCHON.

La Fête de la Glace

C'est le 15 décembre que l'Intransigeant organisera, pour la septième fois, sa désormais classique Fête de la Glace au profit des œuvres de bienfaisance des l'Union des Artistes.

Ce gala, assuré de la participation artistique des vedettes du théâtre, du music-hall et de l'écran, se déroulera au Palais des Sports avec le concours et sous les règlements de la Fédération Française des Sports d'Hiver. On y verra un match de hockey qui fera date, en raison de sa particulière importance.

D'ores et déjà, les organisateurs prévoient que le programme sportif sera scindé en deux parties, dont l'une sera réservée aux sports de glace et l'autre aux sports de neige.

Un explorateur sportif

Norbert Casteret

QUI ne connaît Norbert Casteret, ce jeune explorateur de grottes et de gouffres, ce savant doublé d'un sportif auquel la préhistoire comme l'hydrogéologie doivent beaucoup ? Il peut être considéré comme l'un des plus remarquables spéléologues de l'école française. Maintenant son nom fait autorité en ce domaine, juste consécration de nombreuses années d'efforts et de dévouement envers une cause magnifique : la science !

Norbert Casteret, qui a écrit deux ouvrages : *Dix ans sous terre* et *Au fond des gouffres*, dont l'un fut couronné par l'Académie française et dont l'autre obtint le premier prix de prose 1937, de l'Académie des Jeux Floraux, fait honneur au monde scientifique, certes, mais aussi à la grande famille des sportifs. En effet, pour mener à bien nombre de ses explorations, pour sortir vainqueur de ces combats farouches livrés à la nature, pour lui arracher des secrets si jalousement gardés, il lui a fallu être un athlète dans toute l'acception du terme, c'est-à-dire allier d'excellents moyens physiques à une volonté à toute épreuve.

A évoquer les diverses explorations du jeune savant on ne laisse pas d'être ému ;

vraie source du fleuve issu des glaciers des monts Maudits ; cristallisations féeriques et encore mal expliquées de la grotte de la Cigalère ; abîme géant du gouffre Martel, où je faillis périr dans la plus grande cascade souterraine connue ; gouffres de Frugato et de Kef el Sao, les plus profonds de l'Afrique.

Norbert Casteret a exploré quelque cinq cents grottes, abîmes, rivières souterraines où il a erré, rampé, nage, assez souvent en compagnie de sa femme qui, ainsi, par son tranquille courage, par ses qualités d'exploratrice a bien mérité, elle aussi, de la science et du sport.

J'ai demandé à Norbert Casteret de vouloir bien me dire, pour nos lecteurs, « quelle fut son exploration la plus dangereuse et quel est son plus beau souvenir ». Norbert Casteret m'a répondu qu'il lui était quelque peu difficile de faire un choix unique dans ses souvenirs. Il m'a cité, cependant, l'exploration réputée impossible de la grotte de Montespan (Haute-Garonne), en 1922-23, où il fut obligé de s'immerger dans l'eau glacée d'un ruisseau souterrain long de plus d'un kilomètre, de plonger, à différentes reprises, dans



Une échelle ultra-légère (80 grammes au mètre) utilisée pour les descentes dans les gouffres.



Entrée de la grotte glacée Casteret, dans le massif du Mont Perdu.

l'on partage ses peines, ses angoisses, ses joies aussi. Quand il doit se plonger dans l'eau glacée d'un lac souterrain, couvrir une certaine distance sous l'eau pour franchir un obstacle ; grimper, sauter, escalader ; se laisser glisser dans le vide ; se frayer un chemin dans les interstices de roches, parcourir d'effroyables dédales, risquer sa vie sans hésitation aucune pour servir la cause qui lui est chère, il nous donne un émouvant et magnifique exemple de ce qu'un garçon décidé, courageux, mû par un noble idéal peut réaliser.

Norbert Casteret fut attiré de très bonne heure par le mystère des mondes souterrains. Ses recherches passionnantes furent interrompues par la Grande Guerre. En 1915, à dix-huit ans, il s'engagea. Il combattit jusqu'à la fin des hostilités, fut cité pour action d'éclat. Dès son retour à la vie civile notre explorateur reprit ses investigations, s'efforça de venir encore une fois à bout de la sourde résistance opposée par la matière, et fit de nombreuses découvertes. Une fois de plus l'homme était vainqueur de sa grande rivale !

Dans l'introduction du livre qu'il a dédié : « A ses enfants, à tous les jeunes Français pour leur faire aimer la France souterraine », il nous fait partager son enthousiasme :

« Des aventures risquées et quelques accidents ont été le tribut de ces incursions sous terre ; mais je n'ai jamais connu ni lassitude, ni déception, et c'est avec émotion que je pense à ces années de prospection d'où j'ai rapporté, avec une documentation curieuse, des impressions et souvenirs inoubliables. Satisfactions personnelles et joies scientifiques d'avoir découvert et contemplé, au sein de la terre, des merveilles jusqu'alors ignorées et d'avoir résolu quelques énigmes : cours d'eau-hypogée de Montespan, égal aux sources et aux fleuves les plus fameux puisqu'il recèle, en ses obscures galeries, les plus vieilles statues du monde ; rivière congelée du Marboré (grotte Casteret) où j'ai cheminé, au fait des Pyrénées, sur la glace fossile de la grotte glacée la plus élevée de la terre ; torrent impétueux de la Garonne souterraine se frayant une voie sous la chaîne des Pyrénées et me livrant, avec le secret de son cours jusqu'alors mystérieux, le lieu de la



Norbert Casteret dans le torrent souterrain glacial de la Cigalère (Pyrénées ariégeoises).



Mme Norbert Casteret dans l'abîme le plus profond de France, le gouffre Martel (482 mètres).

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

“Tel que je suis”

PAR

**MAURICE
ARCHAMBAUD**



SAINT-OUEN : RED STAR-R. C. PARIS (2-2). — Malgré leur volonté, qui prévalut souvent sur le jeu, les deux équipes parisiennes n'ont pu se départager. Voici un corner devant les buts du Red Star. On reconnaît, de gauche à droite : Keriven (de dos), Banide, qui a repris de la tête, Louys, Dupuis, Sanz, Besse (de dos), Semeria et Mathé.



CROSS CYCLO-PEDESTRE DE PUTEAUX. — La rude montée d'une « méchante » pente. Guilhaire et Vaast sont en tête mais n'ont pas lâché leurs concurrents.